

VIE

OBLATE

LIFE

Autrefois / Formerly: ETUDES OBLATES

DÉCEMBRE / DECEMBER 1980

OTTAWA

SOMMAIRE  
TABLE OF CONTENTS

Marcello Zago

*Swaminathar Gnanapragasar, O.M.I.*

Joseph Fernando

*Swaminathar Gnana Prakasar, O.M.I. (1875-1947)*

Edmund Pieris, M<sup>gr</sup>

*Missionary and Scholar*

Bertrand Bastiampillai

*Swamy Ganaprakasar's Historical Research*

Francis Jacob Stanislaus

*Assessment of Fr. Gnanaprakasar's missiology.  
The Special Apostolate — Mission 'ad Paganos'*

\* \* \*

*Gnanapragasar the Missionary ad Paganos*

Louis Jolicœur

*La formation oblate en Amérique Latine*

Henri Goudreault

*"Etre enflammé d'un zèle ardent pour le salut des âmes"*

## Swaminathar Gnanapragasar, O.M.I.

C'est en 1847 que le Fondateur acceptait d'envoyer des Oblats à Sri Lanka. Malgré les difficultés propres à toute entreprise de ce genre, les Oblats favorisèrent l'établissement d'une Église locale florissante, avec sa hiérarchie, un clergé diocésain nombreux, des communautés dynamiques. La Congrégation aussi se développa. Actuellement la presque totalité des 280 Oblats est autochtone. Les Oblats ceylanais sont partis en mission vers d'autres pays, en Inde, en Malaisie, au Pakistan, au Bangladesh. Il ne s'agit pas seulement d'une croissance numérique.

Si à l'extérieur des Oblats ont été connus en raison des charges qu'ils ont remplies, d'autres par contre sont moins connus parce qu'ils sont demeurés au milieu de leurs gens. Moi-même, tout en étant passablement au courant de l'histoire et de la vie des missions d'Asie, j'ai découvert la personnalité du Père Gnanapragasar en visitant en novembre 1979, pour la première fois, la Délégation oblate de Jaffna. A cette occasion j'ai compris qu'il était important de faire connaître cet Oblat, non seulement pour l'histoire de la Congrégation, mais encore pour comprendre son dynamisme et stimuler son approche missionnaire. J'ai donc demandé la collaboration de ceux qui l'ont connu, sa personne et son œuvre, en vue de la publication de ce numéro de *Vie Oblate*.

Le Père Gnanapragasar (1875-1947) fut sans doute un génie par ses qualités et ses activités, mais il fut surtout un missionnaire "ad gentes" d'un zèle illimité. Il connaissait une dizaine de langues et fut un spécialiste du sanscrit et surtout de sa langue maternelle, le tamoul, dans laquelle il publia des ouvrages de grande valeur. Profond connaisseur de la philosophie, de la mythologie et de la religion indiennes, il fut un historien de son peuple, de sa culture et de son Église. Il personnifie surtout le charisme missionnaire des Oblats: il fut pendant un demi-siècle le grand missionnaire des non-chrétiens d'origine tamoule et de religion hindoue. Il en convertit environ 3,000, en établissant de nombreuses nouvelles communautés qui trouvaient dans les nouvelles églises un signe et un centre de leur appartenance chrétienne. Le style de son action apostolique reflétait, par certains aspects, la mentalité de l'époque, alors qu'à d'autres points de vue il la dépassait; l'inspiration en tout cas lui venait de son profond amour pour le Christ et de son attachement à son peuple. Et à cause de cela, il demeure un point de référence.

Marcello ZAGO, O.M.I. Assistant général

## Swaminathar Gnanapragasar, O.M.I.

In 1847, our Blessed Founder agreed to send his Oblates to Sri Lanka. Notwithstanding the difficulties inherent to such an enterprise, the Oblates promoted the establishment of a flourishing local Church, with its hierarchy, its numerous diocesan clergy and dynamic communities. The Order also developed. Today, almost all of the 280 Oblates in the country are natives of the Island. Oblates from Sri Lanka are now working in several countries: India, Malaysia, Pakistan and Bangladesh. It is not therefore a single numerical growth.

If, outside the Congregation, some Oblates have been known for the various positions they held, others, on the other hand, are less known because they remained among their people. Although personally informed on the history and life of the Asian missions, I discovered the personality of Father Gnanapragasar while visiting the Oblate Delegation of Jaffna for the first time in November 1979. On that occasion, I understood it was important that this Oblate be recognized not only to make known the history of the Congregation, but also to understand his dynamism and to stimulate his missionary work. To this end, I asked for the cooperation of those who knew him, his work, his person, in view of this issue of *Vie Oblate Life*.

Father Gnanapragasar (1875-1947) was no doubt a genius as evidenced by his qualities and activities, but he was above all a missionary "ad gentes" with an unlimited zeal. He knew a dozen languages and was a specialist in sanskrit and especially in his native language, tamil, in which he published outstanding works. Profound scholar of Indian philosophy, mythology and religion, he was also a historian of his people, of its culture and its Church. He is especially a striking example of the Oblate missionary charism: for half a century he was the great missionary of tamil and hindu non-christians. Among them, he converted more than 3,000, establishing communities who found in the new churches a sign and a center of their Christian membership. The style of his apostolic action belonged to the mentality of his time in certain aspects, but transcended it in other ways; in any case, his inspiration came from his profound love of Christ and his affection for his people. Because of that, he remains a reference point.

Marcello ZAGO, O.M.I. General Assistant

## Swaminathar Gnana Prakasar, O.M.I.

SUMMARY — Gnana Prakasar, son of Hindu parents, was baptized at the same time as his mother. He first worked for the Ceylon Railway Company. Although very successful in his work and desirous to work as a lay apostle, he came to the decision of joining the priesthood.

His ardent zeal and unflinching courage in the conversion of pagans made of him one of the greatest missionaries of Sri Lanka. Notwithstanding great dangers, extreme poverty and physical threats he succeeded in converting 3000 persons.

Great preacher and able writer, he was also a man of letters, a linguist, a renowned historian and ethnologist as well as a musician and a poet.

Swaminathapillai Gnana Prakasar est né à Manipai Jaffna, Sri Lanka, le 30 août 1875 de parents hindous. Selon la coutume, il reçut à sa naissance le nom hindou Vaitialingam. Son père, Rajasingham Swaminathapillai était un descendant de Kulasekera Mudliyar de Tellipalai et professeur par profession, tandis que sa mère était la fille aînée d'Abraham Gardiner Sittampalam, un diplômé du fameux séminaire de Batticaloa et le premier spécialiste en éducation de Manipai. Ainsi, on voit que le père Gnana Prakasar appartenait à une famille instruite du Nord. M. Swaminathapillai était un hindou fervent préposé à la direction du Temple Velaksi Pillaiar de Manipai en plus de ses autres fonctions, mais sa femme bien-aimée montra très tôt des signes de conversion au Catholicisme. Son mari, bientôt au courant des penchants de sa femme en matière de religion, essaya fort d'entraver ses intentions. Afin d'employer ses loisirs de façon profitable, cette digne dame avait l'habitude de lire la Bible chaque jour. Ce serait un bel exemple pour les mères catholiques de nos jours! Le jeune Vaitialingam tomba dans le coma et y demeura plus d'un mois et fut presque sur le point de mourir. Sa bonne mère accablée par la douleur fit un vœu à l'effet qu'elle offrirait son fils pour le ministère de Dieu s'il survivait. Elle lisait alors le livre de Job et avait la confiance que lorsqu'elle parviendrait au livre des Psaumes, l'enfant recouvrerait la santé. Il en fut ainsi; Dieu exauça sa prière et son enfant reprit vie.

Le désir de la mère inclus dans la promesse fut accompli avec le temps. Le père Gnana Prakasar, encore jeune, perdit son père. Il fut confié aux parents de son père et sa mère décida de se remarier avec M. S. Tambimuttupillai qui devait devenir par la suite éditeur de Sanmarka Potini et propriétaire de Gnana Prakasar Press et Muppu de l'église Saint-Joseph. Mais, avant son mariage, elle devait embrasser la religion catholique et désirait que son fils soit admis en même temps qu'elle.

Elle savait pourtant qu'en faisant baptiser son enfant catholique, elle le privait de son patrimoine car, selon une certaine entente la propriété ancestrale était confiée à un oncle, hindou fanatique. Dans ces circonstances, les parents de la mère lui conseillaient de ne rien faire, mais elle répondit: "Dois-je aller au ciel et envoyer mon enfant en enfer?"

Heureusement, le père Charles H. Lytton, o.m.i., d'heureuse mémoire, était alors curé d'Achchuvely. Lorsqu'il eut vent de cette affaire, il se rangea du côté de la mère et insista pour que l'enfant soit aussi baptisé. Il admit donc la mère et son fils dans l'Église catholique. Dans l'excès de sa joie, il s'exprima en ces termes: "D'autres achètent un champ et sèment ensuite la récolte, mais moi j'ai acquis le champ avec la récolte".

Après le second mariage de sa mère avec M. Tambimuttupillai, le père Gnana Prakasar fut sous les soins de son beau-père qui prédit une carrière distinguée pour son beau-fils.

La première école anglaise que l'enfant fréquenta était une école protestante de son village natal, école fondée par son père avec l'aide de M. Page, le père de M. Page Kanagasabai, le populaire chef de gare de Jaffna. Il y resta peu de temps et fut admis au collège Saint Patrick où il étudia assez longtemps pour être en état de se chercher un emploi.

A sa sortie du collège, il étudia la tenue des livres afin de se qualifier en vue d'une carrière commerciale. Par la suite, il obtint une position dans un domaine près de Nanuoya. Un peu plus tard, désireux d'entrer au service du gouvernement, il se présenta à l'examen du Ceylon Railway Clerical Examination tenu en 1893 et obtint le premier rang. Après ses études à l'école gouvernementale de télégraphie qu'il compléta dans un mois à peine, il fut envoyé à la gare de Kadugannawa sur la ligne de Kandy où il travailla comme signaleur habile et attira l'attention de ses supérieurs par l'exercice efficace de ses devoirs. Il était expert en télégraphie. La rapidité avec laquelle il envoyait et recevait les messages aux quartiers généraux à l'occasion d'un terrible glissement de sol à Kadugannawa en 1894 suscita l'admiration de ses supérieurs et en reconnaissance de ses mérites il fut bientôt transféré au bureau chef à Colombo.

A Colombo il fut l'un des plus brillants signaleurs du département. Il demeurait sur la rive Silversmith, près de l'église. Ses compagnons étaient alors le journaliste renommé Armond de Souza, l'éminent juriste H. A. P. Sandrasagra et l'avocat Isaac Tambiah, devenu ministre anglican.

Il fut un exemple pour tous par son attachement à la religion et toute sa conduite et le père C. E. Fonseka, le confesseur du père Gnana Prakasar aurait pu en rendre le témoignage.

Le père Gnana Prakasar ne pensa jamais à devenir prêtre; il désirait sans doute travailler pour Dieu et Son Église et il amena un certain nombre de convertis à l'Église par ses efforts et ses écrits pour la défense de l'Église, mais il désirait demeurer dans les rangs du laïcat. C'est le père Jules Collin, o.m.i., qui, après avoir entendu parler des dispositions religieuses du jeune homme, l'exhorta à entrer au séminaire de Jaffna. Il hésita durant plusieurs mois puis, sur le conseil du père Colin de consulter son frère, le père Charles Collin, il se rendit à Borella. Le conseil du père Charles Collin fut bref: "Si vous voulez servir Dieu, pourquoi ne quittez-vous pas le monde pour entrer au séminaire?" Ces mots furent décisifs. Sans aucun avertissement à ses parents, il démissionna en 1895 de son poste qui l'aurait éventuellement conduit aux plus hauts échelons dans le service du Chemin de fer et partit chez lui.

#### **Vocation au sacerdoce.**

Il arriva chez lui un soir où la famille était au lit et frappa la porte. On ouvrit et le jeune Gnana Prakasar entra calmement. Lorsqu'on lui demanda la raison de sa visite soudaine et inattendue, il communiqua ses intentions secrètement sa mère. Son beau-père ne vit pas la décision d'un bon ceil et força le jeune homme retourner son travail et y demeurer. Le trouvant

hésitant se rendre ses ordres, le beau-père le confia son grand-père, M. Sittampalam, pour l'accompagner à Colombo. Les deux se rendirent d'abord Jaffna. Le grand-père se doutait peu de ce qui allait arriver. Le père Gnana Prakasar demanda la permission de visiter des amis en ville et se rendit au séminaire consulter le père Collin qui le conduisit sur le champ auprès de Mgr Henri Joulain, o.m.i., évêque de Jaffna, qui décida que le jeune homme avait la vocation et qu'il ne devait pas s'inquiéter de ses obligations envers son beau-père. Il demeura donc au séminaire et le grand-père ne l'apprit que lorsqu'il fut trop tard pour intervenir.

#### **Prêtrise et travaux missionnaires.**

Le père fut ordonné prêtre le 1<sup>er</sup> décembre 1901 après un bref séjour au séminaire. Dès avant son ordination, il fut envoyé, encore diacre, à la cathédrale pour servir d'assistant au père Raoul Main-geot, o.m.i., le missionnaire. Il prit part la grande mission l'occasion du jubilé de 1901 proclamé par Léon XIII et, comme prêtre en 1902, il fut activement engagé avec le père Nicolas Sandrasagra, o.m.i., dans la Tarka-Pirasangam ou conférence dia-loguée au cours du Retour de la mission. C'est en 1913 qu'il rendit les services les plus marquants au diocèse l'occasion des mis-sions et retraites pour souligner le jubilé universel lors du 16. centenaire de la paix donnée l'8glise par l'empereur Constantin en 313.

Le père Gnana Prakasar, accompagné du père Antoine Mar-cellin, o.m.i., prêcha de courtes missions à Mrisuvil, Point Pedro, Vasavilan, Sillalai, Sillavalai de février novembre de cette année et le succès dépassa de beaucoup celui de 1901.

C'est encore alors qu'il était diacre qu'il commença un "patronage pour filles" en 1901. C'était une sorte de classe de religion pour les filles qui ne fréquentaient pas les écoles et dont

l'instruction religieuse était tristement négligée. L'évêque de Jaffna qui reconnut l'utilité de ces classes nomma une sœur de la Sainte Famille de Bordeaux pour s'en occuper et le père Gnana Prakasar y donna des classes deux fois la semaine dans une baraque construite à cet effet. Son modeste début est devenu un important facteur pour le bien du diocèse.

Une autre association pieuse due en grande partie au père, peu après la grande mission, fut l'Adoration quotidienne du Saint-Sacrement. Il travailla de concert avec deux laïcs, MM. D. Philips et P. Moses à amener chaque jour au pied du tabernacle des groupes de familles pour y passer une heure en adoration. Cette pratique dura longtemps à la cathédrale.

En 1902, il est assistant du curé de Kayts, puis de nouveau à la cathédrale en 1903. A Kayts, il commença une bibliothèque de prêt sous les auspices de la Confraternité du Sacré-Cœur. Peu de personnes savent que le mouvement de littérature catholique dans le diocèse de Jaffna doit son origine au père Gnana Prakasar. Alors qu'il était encore novice au séminaire, il commença avec l'encouragement et le support du père Jules Collin, à publier des tracts qu'il distribua parmi les gens du Nord. Ce fut un bien modeste commencement car les fonds à sa disposition étaient très maigres, mais plus tard après son sacerdoce il réussit à publier un nombre de tracts et de brochures qui, ensemble, couvrent un millier de pages. L'œuvre commencée par le père Gnana Prakasar fut par la suite transportée dans le Sud par le père Jules Collin et fut développée par les soins de M. J. I. Gnanamuttue et connut un tel développement sous les auspices de la Catholic Union que le mouvement est unique dans tout l'Orient.

En 1904, il fut chargé de l'importante mission désignée sous le nom de Nallur Mission où il continua un travail merveilleux dans la conversion des non-chrétiens.

Cette mission de Nallur remonte à 1877 alors que le choléra et la famine menaçaient la population de Jaffna d'extinction. Les services charitables rendus à tous sans distinction de croyance par les prêtres catholiques durant cette terrible période attira l'attention des non-catholiques. Quelques-uns n'hésitèrent même pas à embrasser la foi qui les aidait en temps de besoin. La même année les pères Boniface Gourdon et Sandrasagra, forts de la bénédiction de Mgr Bonjean, ouvrirent un catéchuménat et érigèrent une église sous le patronage de sainte Françoise Romaine pour les nouveaux convertis. Pendant un certain temps cette église fut comprise dans la paroisse de la cathédrale puis annexée à la nouvelle paroisse de Saint John. Plus tard, toujours sous l'épiscopat de M<sup>gr</sup> Joulain, en 1902, eut lieu la bénédiction de l'église Saint-Benoît à la mission de Pagon.

Ce travail de conversion fut l'œuvre de prédilection du père Gnana Prakasar et s'étendit d'un côté à l'autre de la péninsule.

La caractéristique marquante de son apostolat missionnaire fut d'ouvrir des centres de mission dans les villages hindous où la lumière du christianisme n'avait jamais luie. De 1904 à 1926, il ouvrit ainsi 18 centres. Ni la monotonie des voyages, ni l'itinéraire pénible, ni la nature difficile du travail ne purent le détourner de la routine de son travail quotidien.

C'est une tâche que le père accepta avec un vrai zèle apostolique. Très peu de personnes sont au courant de la grandeur des difficultés, des dangers et des tracasseries encourus dans un tel travail. Les conversions de masse parmi les soi-disant basses castes à Jaffna sont remplies de dangers incalculables et de beaucoup de pièges. De nombreux procès ont été intentés à cause de ce travail dangereux mais combien glorieux. Les mouvements du père Gnana Prakasar étaient jalousement observés par les partis d'opposition et lorsqu'il se rendait dans un village hindou avec l'intention de s'y établir ses ennemis étaient sur ses talons.

Il n'y a peut-être pas une mission qu'il ouvrit sans un nombre de réunions de l'opposition, de faux procès, intentés par les villageois contre les convertis. Il y eut même émeutes comme dans le cas du fameux centre de mission d'Urumpiray. Plus d'une fois il échappa miraculeusement comme dans le village susmentionné où on tenta par deux fois à sa vie, une fois à l'aide d'un fusil et dans une autre occasion où on était prêt à le matraquer à mort dans une embuscade.

On sait de source sûre qu'une fois, détourné de sa route par ses ennemis armés de gourdins pour le rouer de coups, la divine Providence le sauva d'une mort prématurée. Les ennemis qui l'ap-

prochèrent prirent la fuite avec agitation en disant: "Il ressemble à un "muni" (ascète), ne touchons pas à son corps".

Un autre incident parmi de nombreux. Quelque part au début de 1924, il ouvrit une nouvelle station à Punnalaikkadduvan pour un mouvement de conversion de masse. Il était à cette station lorsqu'il comprit subitement que l'ennemi avait déclaré la guerre et que même des tactiques militaires avaient été employées pour l'assiéger lui et sa citadelle. Il trouva les issues bloquées, les moyens de communication surveillés et sa provision d'eau empoisonnée ou tarie. Il n'avait pas une goutte d'eau et pour apaiser sa soif, il dut envoyer son Kovil Pulle en chercher à une grande distance sous le couvert de la nuit. Ce fut toujours une source d'anxiété.

La lutte contre l'extrême dénuement fut souvent plus exaspérant. Les maigres moyens que les autorités diocésaines pouvaient mettre à sa disposition ne correspondaient pas aux besoins d'un travail de pionnier. Chaque fois qu'une nouvelle station était ouverte, il fallait acheter du terrain, creuser un puits (car la plus grande difficulté dans un village hindou était de trouver de l'eau potable. Autant que possible le missionnaire était tenu à l'écart des fontaines publiques). Puis il fallait encore construire des abris et engager des catéchistes. Les néophytes devaient souvent être supportés lorsque leurs voisins se liguèrent contre eux et qu'ils devaient combattre leur cause en cours de justice. Lorsque l'opposition devenait très vive et que les supérieurs eux-mêmes commençaient à douter de l'issue finale, le père Gnana Prakasar avait besoin d'un courage extraordinaire et d'une grande confiance en lui-même pour continuer et mener à terme ces difficiles entreprises.

Tout le monde sait à Jaffna qu'il a converti plus de 3,000 âmes — exploit très enviable pour un seul prêtre. Sans craindre la contradiction on peut dire qu'à ce point de vue, il se classe parmi les premiers à Sri Lanka. Il est mieux pour la gloire de Dieu que ces choses soient révélées au monde, alors seulement le monde qui ne voit pas sera capable de connaître que la voie des missionnaires n'est pas parsemée de roses et qu'ils se sacrifient vraiment eux-mêmes par amour pour le Divin Maître.

Les sous-stations suivantes sont attachées la paroisse: Nallur, Tinnevely, Kopay South, Nervaly, Puttue, Mullakam, Urampiray, Kondavil, Vannarponne, Pandiantalvu, Kaitady, Navatkuly, Mad-duvil South, Madduvil North, Sarassalai, Chavakachchery, Tavalai, Varany, Mahyappiddy, Tevarkaddu, Joulainur, Kopay North et Sandiluppay.

La dévotion du père Gnana Prakasar pour sainte Thérèse de l'Enfant Jésus — la petite fleur de Lisieux — l'a porté ériger avec enthousiasme un nouveau centre de mission chez les païens dans le village de Sandiluppay où il avait déjà, élevé une église temporaire et pour laquelle il travailla ramasser les fonds. On estime qu'il a fallu plus de Rs. 20,000 pour ériger un édifice convenable en l'honneur de la sainte. Joulainur est une colonie qu'il commença en mémoire de Mgr Henri Joulain, son grand soutien dans son œuvre de la mission païenne. Il y acheta un vaste terrain pour les convertis et une église dédiée saint Henri y fut construite.

Bien que mendiant dans sa vie missionnaire, il éleva au moyen de la charité locale et étrangère des églises en pierre Navatkuly, Pandiantalvy et Tennevely.

### **Tarkappirasankam ou Conférence dialoguée.**

Cette méthode de pousser sa campagne en territoire ennemi requérait d'autres activités. Il fallait aussi la prédication et la publication d'ouvrages. Le père utilisait toutes les occasions qui se présentaient pour prêcher temps et contretemps. Dans les différents centres de mission, il rencontrait aussi individuellement des centaines d'Hindous dans des visites périodiques. Cela ne manqua pas de tenir les Hindous en alerte et leurs dirigeants essayèrent de le rencontrer aussi bien sur la tribune que dans la presse. Lorsque le père Gnana Prakasar prêchait une série de sermons un auditoire bien disposé dans un village hindou, il arrivait souvent que l'opposition avait invité des prédicateurs hindous prêcher contre lui quelques mètres de l'autre côté de la route. Ils le faisaient avec force cris et battements des mains et seule sa patience, en-seignée par sa foi, lui permettait de sortir victorieux de cette dure épreuve.

Les Hindous attaquèrent le missionnaire avec toute la fureur de leur zèle mal éclairé dans le *Hindu Organ* et au moyen de tracts occasionnels, ce qui le tint presque constamment occupé à des



controverses dans le Catholic Guardian (surtout dans l'édition en tamoul) qui couvrent certainement une douzaine de gros volumes. Les plus importantes de ces controverses ont été réimprimées dans 22 tracts en tamoul, dans quatre en anglais et dans un volume intitulé *Philosophical Saivaism*.

Une méthode très populaire pour l'instruction des non-catholiques dans le Nord fut la Conférence dialoguée ou Tarkappirasankam comme on la connaît en tamoul. Le père y joua un rôle très important à travers toute la péninsule. C'était là un bon moyen d'attirer les non-catholiques et ainsi de les instruire dans les rudiments de la foi catholique de façon très intéressante. Ce qu'est la Tarkappirasankam et comment elle se déroulait ne peut être mieux expliqué que dans les propres mots du père. Voici un extrait de *XXV years' Catholic Progress under the episcopate of Dr. Henry Joulain O.M.I. (1893-1918)*:

Une forme très attrayante et en même temps efficace d'instruction des non-catholiques est ce qui est connu sous le nom de Tarakappirasankam (en français "Conférence dialoguée"). Ici, deux pères parlent, chacun de sa haute plateforme ornée d'un riche canopé, de lumières, etc. (car cette forme de sermon a lieu la plupart du temps le soir et en plein air). L'un des orateurs représente un non-catholique docile et a une série de questions à poser à l'autre. Lorsque chaque question est posée selon la manière du peuple et que l'interrogateur s'est assis, le père se lève en qualité de Guru catholique pour répondre et expliquer la position catholique avec une variété d'exemples, de citations, d'images et de comparaisons. À différents intervalles, on chante des cantiques en rapport avec les vérités exposées, le tout accompagné du Venai, tam-tam etc., par les meilleurs chanteurs disponibles. Un grand enthousiasme est souvent créé lorsqu'une objection populaire est victorieusement vaincue et cela à la grande acclamation de toute l'assemblée. Des centaines et parfois des milliers de personnes assistent à ces discours solennels sans manifester aucune lassitude d'esprit, bien qu'en général ils durent près de deux heures.

Les incessants travaux du père Gnana Prakasar auprès des Hindous qu'il tente de gagner au Christ ne l'a pas empêché d'aller de temps à autre prêcher des "missions" parmi les Chrétiens avec son ami, le père Antoine Marcellin. A partir de 1901, il ne s'est guère passé une année sans qu'il prêche une mission ou une retraite aux catholiques dans une paroisse ou l'autre. De grands renouveaux furent la conséquence de ces pieux exercices et le père était reconnu pour avoir un tact tout à fait particulier dans leur direction.

Un autre centre d'activité où la conférence dialoguée avait lieu est l'église de Madhu où beaucoup de bien était produit. La pensée d'y établir un catéchuménat revient aux pères Raoul Maingot et Alphonse Delpech. Ce champ d'apostolat était aussi confié au père Gnana Prakasar qui, chaque année, continua à donner des discours et des conférences à un grand nombre de non-catholiques et de catholiques. C'est là une caractéristique du festival annuel de l'église de Madhu.

Le père affirmait:

Il a été possible de baptiser un certain nombre de catéchumènes à Madhu chaque année. Deux catéchistes sont ordinairement employés à préparer les candidats pour le baptême alors que beaucoup de catéchistes bénévoles leur portent assistance.

Tous ceux qui ont visité le sanctuaire populaire de Madhu et vu le père à l'œuvre peuvent témoigner de la véracité de son affirmation.

La connaissance que possédait le père du Sanskrit et des classiques tamouls de même que sa compréhension des systèmes philosophiques de l'hindouisme en font un champion de la cause catholique non seulement à Sri Lanka mais aussi dans le sud de l'Inde, de sorte que ses services étaient demandés dans le sous-continent voisin lorsque les catholiques tamouls devaient faire face aux attaques des Hindous ou des Bouddhistes. C'est ainsi qu'il rédigea un certain nombre de tracts à leur intention et que leurs assaillants furent réduits au silence. MM. Myron Phelps, un Hindou américain, et Sadhe Sunder Singh qui ont visité Sri Lanka sont des exemples de ceux qui ont subi l'humiliation à la suite des écrits courageux du père Gnana Prakasar.

Activités littéraires.

Dire que le père Gnana Prakasar a été un missionnaire infatigable ne serait que présenter une facette de sa carrière. Il fut aussi un homme de lettres et un linguiste.

Il est facile de comprendre la valeur du temps pour lui au milieu des multiples devoirs de sa vie sacerdotale. Aujourd'hui il est occupé à Tinnevely préparer quelque catéchumène au baptême, demain il sera à Mallakam pour une conférence dialoguée, le jour suivant à Jaffna ou peut-être aussi loin que Colombo où il donnera une conférence. L'histoire et l'ethnologie sont deux autres de ses sujets favoris. Dans le domaine de l'histoire, il occupe une place de premier rang et les services qu'il a rendus à cette science sont inestimables. Pendant longtemps on a senti le besoin d'une solide et authentique histoire de l'Église. On devait se contenter d'une brochure de 24 pages en anglais, œuvre de M. Casiechetty, C.C.S., et une autre brochure de 47 pages en singalais par M. Thomas Ambrose Mendis, éditeur du *Gnartha Paradiya*. Cette lacune a été partiellement comblée par le premier volume de *A History of the Catholic Church in Ceylon; period of the beginning, 1505-1602*<sup>2</sup> sorti de la plume du père.

Le père Gnana Prakasar a divisé son travail en quatre parties: période du début, période d'expansion, période de persécution et période de progrès. La première partie a reçu un chaleureux accueil tant au Ceylan qu'aux Indes. Le grand savant et historien portugais, le père S. G. Perera, S.J., de Galle, qui a aussi étudié le sujet sous tous ses aspects a louangé le volume dans un compte rendu. Son jugement sur un tel sujet est indiscutable et inattaquable. On ne peut donc mieux faire que de citer une partie de cette appréciation pour montrer la vraie valeur du livre du père Gnana Prakasar, résultat de ses études prolongées et de ses recherches laborieuses. Le père Perera affirme:

Le livre du père Gnana Prakasar devrait, en conséquence, trouver de nombreux lecteurs. Il met sous les yeux de ses lecteurs une histoire claire et simple tirée de toutes les sources disponibles pour une étude de l'histoire de cette période. Il serait difficile de trouver un ouvrage portant sur la période qu'il n'ait consulté. Un travail ainsi composé ne peut manquer de détruire le préjugé que même la vigoureuse défense de l'Église par Emerson Tennent n'a pu détruire.

Le père Gnana Prakasar est peut-être l'homme le mieux qualifié pour la tâche qu'il a entreprise. Converti de l'hindouisme, après avoir délaissé son emploi afin d'étudier pour la prêtrise catholique, le père Gnana Prakasar a eu l'occasion de voir l'Église de l'extérieur et de l'intérieur. De plus, son travail n'est pas le résultat de quelques heures consacrées en amateur à l'histoire de l'Église, mais l'union d'une longue carrière dans les études historiques et littéraires relatives à l'île. Muni des moyens de lire et de comprendre les sources locales et étrangères de l'histoire, il a consacré sa vie à sa recherche choisie et a produit plusieurs monographies d'une valeur durable.

Les écrits du père Gnana Prakasar pour les catholiques sont aussi nombreux<sup>3</sup>. C'est lui, en effet, qui durant plus de vingt ans a marqué la grande activité littéraire de Jaffna, soit en écrivant lui-même ou en publiant presque toute la littérature sérieuse des Presses de Jaffna. Il a aussi publié une revue pieuse en tamoul durant plusieurs années et discontinuée en faveur du *Catholic Guardian* qui, de bi-mensuel est devenu hebdomadaire. Ce journal tamoul de premier rang reçut la direction et le support du père durant plus de deux décades avant d'en laisser la charge à un autre écrivain de renom, le père Charles-B. Asiriwatham, o.m.i. Ses articles préparés pour l'édition anglaise du *Guardian* sont nombreux et variés et il a été plus d'une fois appelé à remplir le rôle de l'éditeur.

Le père Gnana Prakasar était membre de la section ceylanaise de la Royal Asiatic Society et vice président de la Jaffna Historical Society. Sa contribution, surtout historique, au Ceylan Antiquary et autres publications lui ont valu de nombreux admirateurs. Il fut aussi membre du Council of the Oriental Studies Society of North Ceylon et l'un des examinateurs pour les diplômes en tamoul. Ses découvertes comme membre du Tamil Text Book Committee furent toujours considérées comme l'opinion d'un pontife des lettres tamoules. Il publia des ouvrages historiques tels: *Tamularico Purva Charitiramum Samayamun. The Tamils, their early History and Religion*<sup>4</sup>; *A Critical History of Jaffna. The Tamil Era*<sup>5</sup> tous deux en tamoul, *The Kings of Jaffna during the Portuguese Period of Ceylon History*<sup>6</sup> en anglais. Paru en 1920, cet ouvrage est une très utile contribution à l'histoire de Jaffna Pattam, particulièrement, et à l'histoire de Sri Lanka en général.

Il a aussi publié *XXV Years' Catholic Progress. The Diocese of Jaffna under the Episcopate of Dr. Henry Joulain, O.M.I.*<sup>7</sup> Cet ouvrage donne un compte rendu détaillé du développement et des progrès des activités catholiques dans le diocèse de Jaffna. C'est une espèce d'encyclopédie du catholicisme dans le Nord et dont la lecture renseigne parfaitement sur le développement du diocèse de 1900 à 1925. Un registre ou un répertoire bourré de chiffres serait une lecture bien pénible. Il a

pris beaucoup de précautions pour enlever de son livre tout ce qui pourrait en rendre la lecture fastidieuse et le résultat en est que les statistiques sont noyées dans les faits historiques, ce qui en fait une lecture agréable et utile pour le lecteur ordinaire.

Un autre ouvrage important est *Catholicism in Jaffna. A brief Sketch of its History*<sup>8</sup>, un résumé depuis les origines paru en anglais.

La métropole eut plus d'une fois l'avantage de profiter des visites rapides du père lors de ses recherches historiques. Pendant son séjour, il est invariablement invité à prêcher dans l'une des plus grandes églises et les associations catholiques sont aux aguets afin de l'inviter à leur donner une conférence. Deux de ces conférences ont été publiées: *The Historical Aspect of Christianity and Buddhism*<sup>9</sup> et *Where Christianity and other Religions meet*<sup>10</sup>

Le père Gnana Prakasar remplit plusieurs rôles. En plus de tout ce qui a été dit plus haut, il faut mentionner qu'il a été un musicien indien, un artiste et un poète. Trois drames qu'il a composés, dont l'un en anglais, le découvrent comme dramaturge. Il n'a pas excellé dans ces domaines au même point que dans les autres, mais il n'a pas manqué d'utiliser ces dons pour la gloire de Dieu qui avait bien voulu l'en gratifier.

Joseph FERNANDO, O.M.I. Colombo.

#### NOTES:

1 *A Critique of Mr. Phelps's Letter on Hindouism*, Jaffna, St. Joseph's Catholic Press, 1910, 36 p

2 Colombo, Messenger Press, 1934, 283 p

3 On aura une idée de la production littéraire du père Gnanaprakasar en consultant sa longue bibliographie dans Robert STREIT, O.M.I., et Johannes DtNDINGER, O.M.I., *Bibliotheca missionum...*, Aachen, Franziskus Xaverius Missionsverein, 1934, vol .8, p. 759-765. Les auteurs y relèvent 92 ouvrages.

4 Jaffna, St. Joseph's Catholic Press, 1920, 96 p.

5 Achchuvely, Gnanaprakasa Press, 1928, ii-172 p.

6 Jaffna, St. Joseph's Catholic Press, 1920, 83 p.

7 Jaffna, Industrial School Press Colombogam, 1925, 274 p.

8 Colombo, Catholic Messenger Press, 1926, 28 p.

9 Colombo, Catholic Messenger Press, [s.d.], 30 p.

10 Colombo, Catholic Messenger Press, [s.d.] .

## Missionary and Scholar

SOMMAIRE — Le père Gnanaprakasar, fils d'un fer-vent hindou, se convertit au christianisme en même temps que sa mère. Après avoir travaillé comme télégraphiste pour les chemins de fer de Sri Lanka, le jeune homme qui jusque là désirait être simplement un apôtre laïc se décida entrer chez les Oblats.

Au lendemain de son ordination — et même comme diacre — il commença son travail de prédicateur auprès des pauvres et des païens dont il devint l'apôtre par excellence malgré de grandes privations, des dangers pour sa vie et des fatigues sans nombre. Soutenu par son grand courage et son zèle toute épreuve, il convertit environ 3,000 personnes et fonda un grand nombre de missions.

Il fut un prédicateur de premier ordre et un auteur pro-lifique. Ses écrits de controverse et d'histoire conservent encore leur valeur aujourd'hui. Le père était également phi-lologue, ethnologue, musicien et poète ses heures.

C'est avec raison qu'il a été considéré comme le plus grand Guru catholique de son temps.

### **Conversion and vocation.**

Swamynathapillar Gnanaprakasar was born of Hindu parents at Manipay, Jaffna, in North Ceylon, on the 30th August 1875. His father was a devout Hindu, the guardian of a well known Hindu temple, and a teacher by profession. His mother was the daughter of a Hindu scholar of repute. But she began to show leanings towards Christianity very soon after her marriage. She read the Bible daily during her leisure hours and prayed in secret to God for enlightenment. One day when her son was dying of fever she vowed to God to embrace Christianity and dedicate him to the Sacred Ministry, if he would recover. God heard her prayer and the boy got well. It was about this time that his father died, and he went under the care of his Hindu relatives. His mother then contemplated a second marriage, and the partner chosen was a devout Catholic, a lay leader among Catholics and the editor of an educational periodical. But before her marriage she wished to be baptised and her son with her. The Hindu relatives objected and pointed out that the boy would lose his ancestral property if he left Hinduism. Her reply was: "Am I to go to heaven and send my child to hell?" So they both received baptism on the same day at the hands of Father Charles H. Lytton, O.M.I., who in the exuberance of his joy said "Others buy a field and sow the harvest afterwards, but I have acquired a field with the harvest".

Young Gnana Prakasar, began his education in a non-Catholic school, of which his father was a co-founder; but after his mother's second marriage, he was sent to St. Patrick's College, Jaffna, conducted by the Oblate Fathers. After finishing his studies here, he secured a post in an estate as an accountant. During his spare hours he prepared for the Ceylon Railway Clerical Examination. He was determined to do his best and he succeeded so well, that he was placed first in the order of merit. This secured for him an important place in the Head Office of the Railway Department in Colombo. The prospects of success in a worldly career were indeed bright, but the young man's thoughts were gradually turning towards the service of God. He longed to serve the Church and dedicate his life to work for those who sat "in the shadow of darkness and in the valley of death". But a sense of his unworthiness made him hesitate. He went for advice to Rev. Fr. Charles Collin, O.M.I., who straightaway asked him. "Well, my boy, if you like to serve why don't you leave the world and join the Seminary?" He decided, resigned his place in the Railway and returned home to Jaffna to tell the news to his mother. She made no objection but his step-father was very disappointed. He entered the Oblate novitiate in Jaffna and later the Seminary for his ecclesiastical studies. On the 1st of December 1901, he was ordained Priest and under the care of an experienced Oblate missionary, began his apostolate, which was to end with his death only.

## Preacher.

Very early in Fr. Gnana Prakasar's ecclesiastical career, in fact, even before his ordination to the Priesthood, he was initiated into a form of missionary work most dear to those early Oblate missionaries, who had been schooled in the intrepid zeal and apostolic courage of a Semeria or a Bonjean. This work was the preaching of "missions" or great retreats to Catholics directly and to non-Catholics indirectly. A special feature of these retreats was the Tarkapirasangam or dialogue sermons, where one did the role of a docile questioner and the other of a Catholic guru. The success depended not so much on the matter presented, as in the manner of presenting it. The preachers required, besides a thorough knowledge of the language of the common people, a perfect acquaintance with their fads and fancies, their superstitions and prejudices, their wit and humour, their popular skits and epigrams: in a word, the missionary had to be well equipped with an intimate understanding of the mentality and genius of the masses. That Fr. Gnana Prakasar was a past master in this form of exposition of Christian doctrine, is evident from the numerous booklets he published later on a variety of Christian tenets, on Protestant objections and Hindu practices. Here are a few titles in English: *Two Capital Lies*, *An Important Duty*, *The Royal Road*, *The Soul*, *The Divine Teacher*, *Christ the God Man*, *Honesty in Religions*, *Inquiry*, *Origins of Pillalayer*, *Judgement*, *Conscience*, *Protestants* etc. Their number is legion, and their size varied from four pages to forty. But in every one of them the touch of the Catholic guru is prominent. Even the titles, as they run in Tamil, speak of one whose knowledge of Tamil literature is deep and extensive and whose understanding of his countrymen's genius thorough. It is not an exaggeration to say that in this country none has excelled him and few, if any, equalled him in this art of popular teaching. All this was for the instruction of the ignorant and the erring.

## Writer.

For the edification of the faithful, he edited, with the help of some of his fellow priests, a small monthly tract known as Kudumbavasagam of readings for Catholic family. Together with these minor religious writings, mostly tracts, he carried on with great industry a campaign for supplying the Tamil reader with first rate literary works on doctrines of the Church, asceticism, Church history and Liturgy, both in prose and poetry. He began by editing unpublished religious works, written by the Oratorian missionaries and preserved among Catholics as heirlooms. The works of Fr. Jacome Gonsalvez, Fr. Gabriel Pacheco and Fr. Caetano Antonio was carefully revised and edited by him.

Among these works was a Tamil translation of Fr. Sebastian do Rego's life of Fr. Joseph Vaz by Fr. Gabriel Pacheco, the Tamil scholar who wrote *Thevapirasain Tirukkadal (The Sacred history of the people of God)*<sup>1</sup>, in five volumes. Some of Fr. Gnana Prakasar's literary works were translations or adaptations from French and English works: e.g. *Andavar Sarlthiram (Life of Our Lord)* from Fr. Lesetre's *Notre Seigneur Jésus Christ dans son saint Évangile*; *Christhu Nathar Sarithira Arayicci, a critical life of Our Lord*, containing material gathered from the famous lectures of Mgr. Freppel on the Divinity of Christ; *Cattoliccu Tiruccapaum athan Podakangalum, an adaptation of Fr. Hull's book, the Catholic Church and her teachings*.

Fr. Gnana Prakasar was at his best in his writings on Hinduism. His mastery over the language and his intimate knowledge of Hindu Philosophy and mythology, from Sanskrit and Tamil sources, as well as his forceful logic, made him irresistible in any controversy on the subject. Here are some of his works on Hinduism: *Philosophical Saivism*<sup>2</sup>, *An American Hindu on Hinduism*<sup>3</sup>, *A Critique of Mr. Phelp's Letter*<sup>4</sup> (all in English), *Metempsychosis*<sup>5</sup>, *Answers to Saivites*<sup>6</sup>, *Neo-Saivism*<sup>7</sup>, *History of Hindu Vegetarianism*<sup>8</sup> *Hinduism and Animal Sacrifice*<sup>9</sup>, (all in Tamil). His literary output on all religious matters is so vast and varied, that one wonders whether it will never be surpassed by any Tamil writer in this island.

## Philologist.

He loved the language which God had given him for his mother tongue, and laboured with all the ardour of his soul and the keenness of his intellect to honour it and praise God for it, by making a deep study of its literature and grammar. Not satisfied with all this, he delved into the very foundation of the Tamil language, its connections with other languages and sought to establish a theory, which would give it a priority, hitherto unclaimed. He had to face the ordeal, which is the lot of all

dis-coverers; he had to meet with criticism, some the product of real scholarship, others the outcome of prejudices or injured pride. But he held fast to his theory, with the courage of conviction and even attempted to demonstrate it by undertaking a monumental work *the Etymological and Comparative Lexicon of the Tamil Language*. It was to have been in two volumes, of ten parts each, each part running into about 100 pages. He had the happiness of seeing the sixth part of the first volume in print a few months before his death. The entire matter for the other parts was in manuscript, but no one has, so far, attempted to continue his work.

In his book *How Tamil was built up*<sup>10</sup>, he tells us how he stumbled on his new theory of the origin of languages. "After a particularly strenuous season of official work I sat, one day, jaded and fit for no serious undertaking. Finding the new Tamil Dictionary of Mr. C. W. Katiravel Pillai handy, I began turning the pages at random, for the mere curiosity of seeing what treatment certain obscure words of classical Tamil had received in the magnum opus of a great scholar. Soon my attention was drawn to an important fact which had never struck me so forcibly before: namely that the entire vocabulary of our peculiarly symmetric language (with the exception of a handful of imitative words) falls into a number of interrelated groups. Caldwell and others, indeed, had pointed out the fact with regard to a few scores of words; but I now began to see that this was the case with the whole vocabulary". Briefly, his new theory was this:

Inductive studies in the ancient vocabulary of Tamil have brought out a fundamental fact — that the first words of that language are built upon certain sounds denoting the relation of things in space, that is, built upon the deictics A. U. I. and E., and conveying four distinct ideas in relation to Extension or Space, viz. near by, far away, beneath and above. These first words of Tamil are also the long-forgotten Roots of most words in all the Indo-European languages. Tamil first words or roots take us back, thus, to the remotest period of human history, when only a few scores, or perhaps a few hundreds, of monosyllabic words without inflexion, formed the sole language of what are known as the Aryan and Dravidian races.

Fr. Gnana Prakasar gives a fairly comprehensive account of his theory in the introduction to his Lexicon, and in the two books, *How Tamil was built up* and *Studies in Tamil Etymology*,<sup>11</sup> — both in Tamil. His paper on *The Dravidian element in Sinhalese*, read at the Royal Asiatic Society (C. B.) was severely criticised by Prof. W. Geiger<sup>12</sup>. But his Lexicon, which illustrated his new theory received from scholars of India and Europe a certain measure of praise. Among the European scholars, the following are noteworthy: Dr. Henri M. Leon, Dr. Ludwig Harald Schutz, Prof. F. O. Shrader and Dr. H. Beythan. They praised him especially for his industry and erudition, without committing themselves entirely to his new theory. Had he been given an opportunity of a visit to Europe for consultation with philologists in France and, especially, in Germany, he would have ranked high in the science of languages. Such ambitions were not his, for it was all "a labour of love undertaken solely for the advancement of knowledge, and prosecuted amid the hardships of a busy missionary life"<sup>13</sup>. Although he may not have been a prophet in his own country, in the Tamil Nad he was respected and honoured as an authority in that language, as the present writer had occasion to observe, when he travelled with him to Goa in 1931.

### **Historian.**

Historical research went apace with his linguistic studies. The religious and civil history of Jaffna, naturally engaged his attention first, and he worked at it diligently, braving the difficulties which pioneering in any branch of knowledge entails. *The Tamils, their early history and Religion, A Critical History of Jaffna*<sup>14</sup>, *Jaffna History of Portuguese and Dutch Times*<sup>15</sup>, — all in Tamil and in English, *The Kings' of Jaffna*<sup>16</sup>, *India's Ancient History and Chronology*<sup>17</sup>, *The Origin of Caste among the Tamils*<sup>18</sup>, are some of his major historical works. To the same Category belong three other works: A History of the Catholic Church in Ceylon<sup>19</sup>, about which Fr. S. G. Perera, S.J. wrote: "He places before his readers a plain unvarnished history drawn from all the sources available for a study of history of the period". *XXV Years' Catholic Progress in the Diocese of Jaffna*<sup>20</sup>, which is really a Gazetteer of the Diocese, containing facts and figures, gathered with admirable patience from tradition, from parochial and Diocesan records, and from published and unpublished sources. *Catholicism in Jaffna*<sup>21</sup>, which is a summary of the history of the Catholic Church in Jaffna, from earliest times to 1926.

For his linguistic and historical work he had to depend mainly on his library which he had built up by personal endeavour and the small contributions he received occasionally from his lay friends. The present writer can testify to the fact that it contained very valuable and rare books and documents. But the pity of it is that no effort was made to preserve this precious collection, at least as a monument to the memory of a great scholar. A similar fate seems to have overtaken his printed works. They should have been gathered together for the use and edification of posterity.

### **Missionary.**

Fr. Gnana Prakasar was indeed a linguist, a historian and a litterateur. But this was not his life's work, for he was essentially a dedicated missionary, cast on the model of a Joseph Vaz, a Jacome Gonsalvez. His prodigious learning was but a handmaid to his work for the enlightenment of his countrymen, for their conversion to Christ. In 1904, he was placed over the Nallur mission, which meant an undefined territory in the Northern peninsula, where non-Catholics may be found. Catholics were left to the care of the parochial Clergy, religious or diocesan, but non-Catholics were his parishioners. At Nallur he had a church and a small presbytery, and that became his parish. Here he built up his study and received his friends. From this centre he extended his apostolate to the remotest villages.

It is no easy task to wean a people from their allegiance to a religious system, sprung from the soil and deeply rooted in the hearts of millions, enriched with a literature, venerable and vast, observed in a minute daily ritual and hallowed by every form of art. In such cases, conversion becomes particularly difficult, when it is to a religion which, in the popular mind, is associated with a foreign culture. The missionary's first task is to break down all such prejudices in the minds of his hearers; then he has to approach the subject through the very channels which have been familiar to them. Fr. Gnana Prakasar was well aware of this. He knew Hinduism, popular as well as philosophical; he knew its culture and literature and to what extent they may be admired. His simple and ascetical life fitted well into the popular image of a "Suvami" or "Guru". He was actually known among them as Nallur Suvami.

The missionary's next difficulty was to find the funds to buy land, build churches or chapels, pay catechists, provide the converts with books and, at times, with food, clothing and lodging. The converts were often harassed with false lawsuits; they were denied access to wells and common pools of water and ostracised from the society of Hindus. The animosity shown them was often directed against the missionary even to the extent of personal injury. With heroic courage, Fr. Gnana Prakasar surmounted every obstacle and bore the banner of Christ from village to village. It is estimated that the number of his converts is well over 3,000, and the mission stations built by him about 37. Thus he laboured for his Divine Master, like St. Paul, "in journeying often, in perils from the Gentiles, in perils in the city and in the wilderness, in perils from false brethren, in labour and painfulness, in much watchings, in hunger and thirst, in fastings often, in cold and nakedness"<sup>22</sup>.

Fr. Gnana Prakasar was pre-eminently a man of action, who could never bear to be idle or unoccupied. He was constantly at work, preaching, teaching, reading, writing, or dictating to clerks. But he was not a pedant; he greeted every one with a gentle smile, a kind word, and was always accessible to his poor converts. Even his frequent journeys to and fro he turned to good account to sow the word of God. He carried with him a small book shelf, and whether in a cadjan hut or under a palmyrah tree, he could concentrate on his literary work, as if he were in his study at Nallur.

Above all he was an exemplary religious, and a holy priest who lived in God's presence, and spent himself for Him. The inspiration of his life will live on and posterity will rise up and acclaim the Great Catholic Guru.

M<sup>gr</sup> Edmund PIERIS, O.M.I. *Bishop of Chilaw*

NOTES:

- 1 *Historia Sacra Populi Dei P. Gabrielis Pachero Orat. Goan. a P. Cyrieco a S. Eliseo T.O.C.D. divulgata*, Mannanam, St. Joseph's Press, 1880/1882, 5 vol.
- 2 *Philosophical Savaivism or Saiva Siddhanta*, Jaffna, St. Joseph's Catholic Press, 1917, 259 pp.
- 3 *An "American Hindu" on Hinduism*, Jaffna, St. Joseph's Catholic Press, 1909, 16 pp.
- 4 *A Critique of Mr. Phelp's Letter on Hinduism*, Jaffna, St. Joseph's Catholic Press, 1910, 36 pp.
- 5 *Marupirappu Adchepam. Metemphychosis. Part I*, Jaffna, St. Joseph's Catholic Press, 1911.
- 6 *Saivar Adchepa Samatanam. Answers to Saivites*, Jaffna, St. Joseph's Catholic Press, [s.d.], 40 pp.
- 7 *Neo-Saivism*, Jaffna, St. Joseph's Catholic Press. Reprint from the *Guardian*.
- 8 *Saivarum Machcha Mamsamun. History of Hindu Vegetarianism*, Jaffna, St. Joseph's Catholic Press, 1915, 32 pp.
- 9 *Hinduism and Animal Sacrifice*, Jaffna, St. Joseph's Catholic Press.
- 10 *How Tamil was built up. An essay on the origin of the Tamilian Speech with Sidelights on the development of the Indo-Germanic Languages from Word-bases common to both the Groups*, Chunnakam, The United Trading Company; Jaffna, St. Joseph's Catholic Press, 1927, 115 pp.
- 11 *Studies in Tamil Etymology*, Jaffna, St. Joseph's Catholic Press, 1932. 99 P.
- 12 See *Journal of The Royal Asiatic Society*, C.B., No 89, pp. 233-253; No 90, pp. 16-43.
- 13 *Introduction to Lexicon*, p. viii.
- 14 *A Critical History of Jaffna. The Tamil Era*, Achchuvely, Gnanaprakasa Press, 1922, ii-172 pp.
- 15 *Jaffna History of Portuguese and Dutch Times*, Achchuvely, Gnanaprakasa Press.
- 16 *The Kings of Jaffna during the Portuguese Period of Ceylon History*, Jaffna, St. Joseph's Catholic Press, 1920, 83 pp.
- 17 *Indian's Ancient Chronology and Civilisation, [Jaffna]*, Indian Catholic Truth Society, 1921, 20 pp.
- 18 *The Origin of Caste among the Tamils*, Trichinopoly Cantonment, Indian Catholic Truth Society, 1920, 31 pp.
- 19 *A History of the Catholic Church in Ceylon. In 4 part [Beginnings, Expansion, Persecution, Progress]. Part I. Period of Beginnings 1505-1602*, Colombo, Messenger Press, 1924, 283 pp.
- 20 *XXV Years' Catholic Progress. The Diocese of Jaffna Under the Episcopate of Dr. Henry Joulain, O.M.I., Jaffna*, Industrial School Press Colombogan, 1925, 274 pp.
- 21 *Catholicism in Jaffna. A brief Sketch of its History*, Colombo, Catholic Messenger Press, 1926, 28 pp.
- 22 *II Cor, 11, 25 ff.*



## Swamy Gnanaprakasars Historical Research

SOMMAIRE — Les ouvrages historiques du père Gnanaprakasars sont encore aujourd'hui indispensables malgré les nombreuses et sérieuses études faites depuis. Chercheur honnête, le père admet volontiers que son travail n'est pas définitif à cause de certaines sources qui lui étaient inaccessibles. Il offre une excellente bibliographie et une étude critique de l'histoire de l'Église de Sri Lanka, mais il ne néglige pas pour autant de marquer les influences politiques.

Il prend place parmi les pionniers de l'histoire de Jaffna avec l'approche des historiens modernes. Comme tout individu, il fut à la fois le produit et le porte-parole de la société à laquelle il appartenait et c'est ainsi qu'il a jugé le passé, mais la valeur de ses recherches demeure encore en ce qui concerne les anciennes études sur la période moderne de Jaffna et de Sri Lanka.

Rev. Gnanaprakasars interested himself in a variety of research studies as a versatile scholar. His findings and his writings, although they encompassed an enviable range of learning, were largely of enduring value. Even today, after much serious study in the fields of scholarship in which he had immersed himself, it is necessary and useful to scrutinise his contributions towards the advancement of knowledge.

The division of history into periods ancient, medieval and modern — has been controversial among scholars, while some have recognised the need for such demarcations; others have ventured to create further subdivisions. Of course, the opposition to the division has been advocated equally strongly. However, generally, it has been accepted that the history of Sri Lanka falls into divisions, and, usually, the beginning of modern history has been dated from the time Sri Lanka came into contact with the Portuguese in 1505.

Gnanaprakasars made a special study of certain aspects and periods of Portuguese rule. His publication *A History of the Catholic Church in Ceylon — 1. Period of Beginnings — 1505-1602*,<sup>1</sup> is a veritable mine of information to the student of the early period of modern history. It deals with the advent of the Portuguese and the introduction of Christianity — both significant in the modern period of Sri Lanka. His work was based upon a number of original sources, which had then been used rarely or not at all. Gnanaprakasars consulted records from the archives of the Roman Catholic Church, which were not available freely. He also had used the results of reasearches by scholars such as Donald Ferguson<sup>2</sup> and Paul E. Pieris.<sup>3</sup>

Yet, what is admirable was his admission that the material he utilised was barely sufficient to paint an accurate picture of the subject he had to depict. This indicated true scholarship for he was candid enough to say that he was not producing a final study and room existed for improvement and change, when new material was discovered. He pointed out the need to work at the archives at Lisbon and Rio de Janeiro, the necessity to wade through annual reports and the correspondence of various religious orders, in addition to the voluminous Dutch records in Sri Lanka and Netherlands.

Today, the particular years with which Gnanaprakasars had dealt with in his book, remains still to be studied extensively, intensively and critically by historians. Gnanaprakasars had attempted to link together the material, which was readily accessible, but was scattered piecemeal in old books on Sri Lanka, and among historical records of other lands, while adding whatever was unpublished which he garnered from well authenticated sources. He provided an account of the authorities, he had referred to, and supplied a comprehensive and invaluable bibliography — this is of much use to students. The work was embellished with pertinent. illustrations and the maps of the period are illuminating historical records.

Gnanaprakasars displayed a sense of historical judgement. when he disposed of the legendary accounts of the introduction of Christianity, into the island, with analytical arguments and, correctly,

dated the introduction from the early decades of the sixteenth century with the coming of the Portuguese.

However, when he discusses the triumphs of the Portuguese in reaching the East and establishing themselves in the maritime areas of Sri Lanka, signs of fervour are perceptible. But, he advanced the truth — commercial interest and rivalry with the Moors — as the motivating factors of their movement. Moreover, a frank admission is made of the "wanton cruelty of the Portuguese explorers in the Eastern waters". Of course, a plausible justification for their reprehensible conduct is provided soon with a reference to this type of behaviour is explained away as a feature of the military combat between the Portuguese and Moors then. A third reason for their involvement in the East is given correctly — interest in spreading Christianity, an officially sanctioned enterprise.

The early contact with Sinhalese rulers and the arrival of the foreigners are presented in the form of a detailed study, largely, eliminating error and pursuing the truth. The predominant interest in commerce, especially in receiving the tribute of cinnamon, surfaced early among the Portuguese. Inevitably, a conflict with the Moors, the earlier traders and longtime rivals, ensued and Portuguese sought for "the right of commerce wherever they could get hold of it and of plunder and confiscation whenever this was possible". This quotation evidences the writer's desire to depict the situation as it then had been and subsequent studies testify to its veracity.

Although, the book was meant, ostensibly, to be a record of the Catholic Church, in Sri Lanka, politics was so much mixed up with religion in the years of Portuguese rules, that a study of the political situation was essential to illustrate the progress of Christianity. The necessary insight into contemporary, complex and complicated politics is presented lucidly. The internal political conditions, the relationships with the Portuguese, and, meanwhile,

the endeavours to proselytize are described vividly. It is obvious that internal rivalries among local powers favoured the Portuguese to spread their tentacles wider, slowly but surely, — another fact accepted by later historians.

Chapter Four provides a retrospective view of the political situation in the major kingdom in divided Sri Lanka and the re-relationship of the local ruler with the Zamorin of Calicut and the newly arrived Portuguese. Since it was inextricably intertwined with politics Christianity could not be proscribed if the Portuguese were to be accepted but the religion did not progress easily as Gnana Prakasar, frankly, reveals. Political expediency made the Sinhalese kings to permit conversion in the indigenous folk. The Franciscan friars made their converts, "from among the lower orders..." admits the author, which, again is an accepted fact.

The intricate episode about the Christians of Mannar and Segarajasegeran or Sankily, as he is better known, the ruler of Jaffna, is disentangled. Emphasis is laid on the fervour of the converts and persecution of them is overscored but this interpretation would not be questioned seriously. Early Christian attempts at spreading their faith in Jaffna are recounted. By the end of 1543 Christianity was being propagated through missionaries, who were disguised as merchants — a ruse which they adopted for over-coming the opposition from Sankily. But it was true, too, that merchants themselves prepared the way for the entry of missionaries. Valuable political information is furnished, for, an account is given of the various personalities, who were vying for the throne. Generally, such aspirants were interested, actually, in temporal ambitions. Yet, they were willing to accept Christianity in return for the provision of Portuguese aid and protection. Gnana Prakasar's analysis also assists the scholars in identifying the different important personalities from the details provided in various accounts. Here, again, it has been accepted by scholars that ambitious local personnel often chose to be nominal Christians for the purpose of securing Portuguese assistance and that commerce was followed by Christianity.

The writer discusses the visit of St. Francis Xavier and its impact on Christianity in Jaffna. Through an analysis of the various versions the authentic account is delineated.

Also it is revealed that the Portuguese secular authorities often were more interested in procuring Commercial cargo than in conversion, which no doubt was characteristic of Portuguese officials.

In Chapter Eight the writer traces the disastrous mix up of the Portuguese in Kandyan politics vis-à-vis Sitawaka and Kotte subdivisions in the Sinhalese area. The local authorities desired military help and not Christianity. The Portuguese, apparently, having not understood their true intentions often suffered reverses in ventures. Gnana Prakasar bases his study on foreign and local sources like the Rajavaliya and the researches of Pieris.

An account of the fortunes of Christianity in Kotte is provided. The ruler, Bhuvanaka Bahu, sought foreign help against formidable Mayadunne and for success against Kandy and Jaffna. Nevertheless, he was averse to accept the Christian faith. Most political leaders feigned to follow Christianity. Interestingly, the Portuguese too, in the factory, at Colombo, connived frequently with the king of Kotte and hardly helped missionaries — a "scandalous antipathy of the local Portuguese authorities".

The missionaries countered a demonstration of such behaviour by exposing the wrongs, vexations and extortions of the officials. They complained to their King, at Portugal, that the converts were troubled by the local ruler as well as the officials, who, instead, should have protected them. Local conflicts between Portuguese temporal and spiritual authorities were acknowledged by later scholars.

The reasons for conversion or favours extended by local rulers to the new religion were mainly and truly political. The young heir to the rulership of Trincomalee, obviously a petty chieftain or vanniya, through a fear of rivals, solicited for the Portuguese in India and accepted Christianity. Gnana Prakasar provides here an informative discussion about the origin of the royal family of Jaffna and the vanniya of Trincomalee — an obscure, difficult, and controversial subject.

Again, an accepted truth, which later studies have borne out, is revealed. In the middle of the sixteenth century the Portuguese colony in Colombo resembled more a heretical settlement than a Catholic area. Adventurers and outlaws from southern Europe had flocked in seeking for fortune. The morals of the civil officials were condemned by missionaries, who lacked authority to improve conditions. The indigenous inhabitants were harassed and treated unjustly. Gnana Prakasar quotes, in proof, from a description by a visiting missionary, who ventured to introduce some improvement.

Chapter Eleven is significant. It deals with the visit to Kotte of viceroy, Affonso de Noronha, the subsequent death of Bhuvanaka Bahu, the succession of Vidiye Bandara, and the uprising of the local populace against the Portuguese. Noronha had conducted himself repaciously like the soldiers and was dishonest. It was no surprise that after his departure Vidiye Bandara turned recalcitrant and gave the Portuguese difficulties. Since the Portuguese were encountering opposition from the Turks, at Ormuz now, they were compelled to temporise. Gnana Prakasar discusses the involved political conditions with Vidiye Bandara, Mayadunne, the Portuguese and other princes and finally, with the death of Vidiye Bandara, of Jaffna, when he met Sankily. Political squabbles and misdeeds of leaders endangered the spread of Christianity and even invited persecution — a plausible analysis.

By 1556 the tide turned favourable to the missionaries. There was much conversion along the seaboard, between Colombo and Negombo, with the Pattengatty, or fisher headmen, accepting Catholicism. It was a common practice to convert the leader, or an influential personality, within the populace, for such an initial step, usually, ensured a spread of the new religion among the lesser folk — this was a politic tactical strategy. Gnana Prakasar quotes the figure of seventy thousand as the number of enduring conversions. This, of course, is debatable. The ecclesiastical authorities exaggerated figures and no convincing proof could be adduced to maintain that conversions were permanent or genuine. However, most Christians certainly came to be coastal inhabitants.

An interesting point which emanates is the question whether it was because of their caste that these maritime people took to Catholicism. The classic passage from Tennent is quoted and a refutation of the thesis that it was because of their depressed social position that the folk of the seaboard became Christians is advanced. More likely reasons for the success of missionary enterprise might be seen in the baptism of the regal figure, Dharmapala, in 1557; the favours he bestowed on the Christians, thereby granting a chance to convert Buddhist temples into churches and the donation of property to the Franciscans.. It meant a with-drawal of the privileges and patronage

traditionally disbursed to the indigenous faith. Nonetheless, with his death, internecine disputes, common among Portuguese secular leaders, occurred and created a set back to missionary advance.

Thence, follows an enlightening discussion of the missionary organisation. With the establishment of an archbishopric at Goa, Sri Lanka came within the purview of the new diocese of Cochin. The sketch of the format of the church and of the missionary methods adopted in Asia, and in Sri Lanka, are illuminating. Initially, single enterprises had been undertaken with the blessings of the pontiffs. Ecclesiastical emissaries had been despatched to the courts of Asian potentates before the Portuguese embarked on their religious mission. They were intermittent initiatives and bore no permanent or extensive results. After the Portuguese entered India and their arrival in Sri Lanka, the first fortress was constructed in 1518 refortified in 1554.

By 1560 they moved towards Mannar and in 1567 with the demise of Dharmapala the western seaboard from Galle to Chilaw came under their influence. The missionaries followed in the wake of the political adventurers. First in the field were the Franciscans, later the more enterprising Jesuits, then the Augustinians and the Dominicans, few of who had come early. The majority of the regular clergy were comprised of Portuguese or European while a few Indians formed a component of the secular clergy. Along with the pursuit of missionary efforts the organization of the Church began to be formulated better. During the earlier years dioceses received the patronage of Portuguese royalty. Later, with the decline of the power and wealth of Portugal, the Holy See independently encouraged clerical efforts. Consequently conflicts arose among the different missionary orders as to whether those who had received the patronage of Portuguese royalty or those who received papal patronage had the right of managing missionary work, which were settled only long afterwards.

Gnana Prakasar discusses the oft debated subject of the ways and means, which were employed in converting. The writer maintains that a change in religion was effected, more often, through preaching and not compulsion, which he sustains with a quotation from Tennent. The conditions in Sri Lanka did not favour the use of force since there was much and often political opposition to the Portuguese, who never secured a stronghold long enough. It is demonstrated also that the Portuguese and converts were persecuted instead.

However, the Portuguese Crown had ordered that official help should be extended to the missionaries, for evangelization. It was a policy to convert the areas settled by the Portuguese, obviously, for political advantages. But most officials were unhelpful and their behaviour hampered conversions. Thus the secular authority could not be used to convert compulsorily, and from the time of Francis Xavier there were complaints about the lack of assistance and obstructions from officials.

Although individual cases of abusive actions, in the spread of religion, are admitted, Gnana Prakasar concludes that there was no evidence of them in Sri Lanka. Officially, the first provincial council of Goa in 1567 ordained that it was unlawful to entice anyone into the faith through baptism by force, threats, or intimidation. It was prescribed, instead, that converts should be lured by an example of a good life, preaching the doctrinal truth and demonstrating errors in indigenous beliefs. Mildness and benignity towards the populace were enjoined.

The converts could be favoured with benefits on the instructions of missionaries. In 1546 the King of Portugal ordered the governor of India to bestow temporal favours — liberties, immunities, and privileges, which were denied to non Christians. A provision of clothing, an exemption from payment of tythes, and, more importantly, promotion to offices through the mediation of the priest in charge of the converts, were made available. The recommendation of the priest obtained to the convert a precedence over others and potential converts could be inveigled through rewards and honours while those unwilling to be won over were refused similar benefits. But local officials often failed to accede to the requests of missionaries and had to be reminded repeatedly officially. The grant of favours on new converts was meant to attract others.

Adults in Portuguese territory, who were not Catholics, were compelled to listen to sermons. However, the people were free to choose a religion according to their conscience. Yet, it was the duty of a missionary to make people recognise the claims of the true religion, which was Catholicism. Worse still, the public practice of religions, other than Christianity, was suppressed rigorously while individuals were free to practice their religions but without prejudice to the spread of Catholicism. If

any opposed conversions they were despatched to labour in the galleys and their goods were confiscated.

Gnana Prakasar referring to these rules, formulated at the first Provincial Council of Goa, which were applied to Sri Lanka and other Portuguese areas in the East, states, "It cannot be denied that the action of the Portuguese against other religions was tantamount to persecution". Still, he maintains quoting documents that they completely abstained from using physical force for purposes of conversion. However, he candidly concludes, "yet the drastic intolerance with which they treated every form of religion which was other than theirs was extremely harsh and inhuman." But then religious intolerance was the rule and no exception in the proverbially tolerant East. He supports this contention, which is true, with examples of intolerance from the West and the East. Therefore, the Portuguese destroyed temples and banished other religious priests but there is no proof of anyone being forced to turn Christian. The significant aspect of Portuguese rule is summarised concisely, lucidly, and, above all, fairly.

Then he turns to the campaign against the king of Jaffnapatam. Although the persecution of Christians had ceased since 1548, Sankily offered other provocations acts of piracy, plunder of commerce, and political animosity. But the immediate cause for Portugueses intervention arose from the atrocities to which Christians in the "Fishery Coast" in India were subjected to by the rulers of Vijayanagar. The Portuguese wanted to plant these faithful followers in a safer place. Since Jaffnapatam was hostile to them they decided to colonize the area with favourably disposed Catholics from Comorin. A graphic description is furnished of the strategy and mode of operations pursued in executing this plan. Even though there early success followed it eventually failed. The Portuguese were beaten, demoralized, and the campaign of the viceroy, Constantino de Bragança, ended in shameful retreat.

But, after the massacre of the first Christian at Mannar, Francis Xavier converted others and by 1546 the Church was flourishing. This favourable opportunity was utilised to grant to the Church a protection which lasted till the withdrawal of the Portuguese. Braganca wanted to take over Mannar and settle there the Christians of the "Fishery Coast".

But there was opposition for Mannar, Mantota and Musali had been for long dependencies of Jaffna, administered by tributary chieftains. In this venture Braganca succeeded and planned to erect a fortress using the building material from Thiruketiswaram which lay in ruins. People were to be settled in this comparatively fertile area, which was favourable also for conducting the pearl fishery, on which they depended for their livelihood largely. They could be secured from Nayakkar's attacks too.

On the orders of the viceroy, the Paravars and Karaiyars came to this district. Reference is made to the labour of the Franciscans, who reformed the Portuguese soldiers, who were scandalous. Details of the political and military incidents are given; and also of the developments in South India. Significantly, a conflict arose between the Captain of Mannar and the missionaries over the pearl fisheries. The priests had to protect the fishers which led to a dispute with the civil authorities. Gnana Prakasar refutes the view of Danvers in Portugese in India' about the ill-conduct of the priests. By 1601, the Jesuits arrived and Mannar was converted almost entirely.

The note on the Inquisition is interesting. Gnana Prakasar indicates that the inquisition in the East, officially established in 1560, was not set up in the manner in which Francis Xavier wanted. Exaggerated accounts of it arose based on versions presented by foreigners, who were treated more as spies than as heretics, when political rivalry in Europe and overseas was at its peak. However, it is granted that, even in Spain and Portugal, the tribunal degenerated and measures were vicious and cruel, which were not uncommon then in most civil tribunals. Governors and secular officials perverted the instrument to meet their ends. Gnana Prakasar quotes defending the tribunal, while admitting its faulty nature.

The writer deals, thereafter, with the last days of Kotte. The problems from the opposition of Rajasinha became so overwhelming that even some Portuguese wanted to desert their ranks. Their success, from quotations, is attributed to miraculous episodes and valiant efforts of priests — the latter was possibly true. The Portuguese, recognizing the impossibility to maintain Kotte shifted to Colombo in July 1565.

Dharmapala, although he favoured the Portuguese, suffered from the extortions of officials, which was disputed by some contemporary writer. Gnana Prakasar points out that even though higher authorities in Portugal exhibited a generous attitude men on the spot had behaved contrarily. Not only had they exacted much from Dharmapala but even attempted to harm him fatally, which is evident from the quoted correspondence. The greed and apathy of the locally based officials gave little relief to the victim in spite of the endeavours of the authorities at home to do him justice. But, the Franciscans were helpful, till he died, bequeathing his possessions to Portugal in August 1580.

Between 1540-1594 the fortunes of Christianity in the hill country commenced favourably. But with various political changes in Kandy, Kotte, and Mannar, and the loss of the Portuguese against Vimala Dharmasuriya, in Kandy, both the Portuguese and Christianity were reduced to a low ebb. The author unravels the complicated complex relationships and events clearly.

Then the progress of Catholicism in the North is reviewed. Between 1565-1570 Periya Pillai (Sekarasasekeran) was at the helm and Christianity spread in Jaffna. Under Puviraja Pandaram, by 1582, however, because of opposition to Portuguese influence in the land, conversion was discountenanced, yet the local Christians remained safe. He was defeated at Jaffna, after having been overcome at Mannar too.

The palace was plundered. Furtado, proclaimed protection to the people, recalling them to their usual occupations and abodes.

With a promise of safeguarding their liberties and good customs mudaliyars and leaders were waxed to swear allegiance to the Portuguese. The latter did not exercise direct rule but Edirmanasingha Kumara was proclaimed king as Pararasasekera Pandaram.

The actions of the foreigners were resented by the principal leaders and mudaliyars who conspired with forces in South India, Moors and others. Consequently, Pararasasekera was moved into Parankiteru from regal Nallur for greater protection by Portuguese, and the conspiracy was foiled. Although the king remained a Hindu, under the foreigner's overlordship, and, therefore acceptable to the mudaliyars, Christianity flourished, particularly, in the offshore islands.

Gnana Prakasar recounts, now, the struggles in the South between 1565-1596. Owing to constant conflicts with Mayadunne and Rajasinga the disturbed conditions made missionary efforts a poor and transient success. Only if Portuguese power prevailed was there some result or else their endeavour failed, since Christianity was identified with Portuguese authority. Hence, missionary effort had to be repeated regularly in Sitawaka and Kotte, especially. But from Negombo to Galle, along the coast, Portuguese influence and religion generally existed.

When they could not counter Mayadunne in Kotte, Sitawaka, Rajgama, and Denawaka the Portuguese desperately destroyed villages and temples, which enhanced the embitterment of the Sinhalese. The period deteriorated into one of raids and reprisals. The age old sacrosanct temple of Munneeswaram was plundered and razed; the temple of Rajgama was sacked and destroyed. As Querez testified the Portuguese looted lustily; but the Sinhalese replied similarly. The Portuguese plundered and ravaged Galle, Weligama and Matara. At Devundara the Vishnu temple and other — religious edifices were pillaged and burnt. Since the local inhabitants had fled there was hardly resistance. This sordid time is aptly described when Gnana Prakasar refers to, "their intemperate greed and religious zeal — a strange combination often met with among the Portuguese of those days".

Rajasingha, though valiant, unfortunately failed because of internal dissensions while the Portuguese were harried by opportunistic converts, who were a "bitter enemy of the Portuguese, as it often happens when one receives baptism through human respect, force or interest". This is a true revelation. Domingoes Corra, "burnt down churches, profaned the sacred vestments, hacked the holy images, put the vessels of the altar to the vilest uses, and cudgelled the priests, holding them up to ridicule and mockery". The end of Domingoes Corra came brutally. Gnana Prakasar describes it graphically, and in Chapter twenty two he evidently adheres sincerely to fact.

Thereafter he indicates that the image of Azevedo had been conjured from the writings of the Spanish writer Faria Y. Sousa, who had no knowledge of local conditions nor had the relevant

documents at Madrid. Therefore, he portrayed Azevedo inaccurately and English writers, who relied on Sousa, were unfair. But this view is questionable, as recent research had shown. Around April, 1598 Portuguese, to repulse an attack invaded the seven Korales (Kurunegala) which they burnt down with its wealth. Unpaid, or poorly paid, Portuguese soldiers mutinied and ransacked hamlets in marauding bands. The Sinhalese soldiers, who had mutinied, too, destroyed churches, some of which had been erected on the sites of ancient temples. Whenever Portuguese possessions were burnt they retaliated by setting fire to hamlets with temples. About 1600 the churches at Kanmala and Pallanchena were burnt down by the offended Sinhalese, while the Portuguese demolished the great temple of Munneswaram, which had been rebuilt.

This was a period of squabbles faithfully depicted generally. A final attempt to overcome Vimala Dharma Suriya failed ending in a truce.

Till April 1602, when the Jesuits arrived, there had been "gruesome scenes of war and devastation". The Franciscans alone had conducted the missions. A brief account of the missionary organisation and the factors that brought in the Jesuits, are given. The arrival of the Jesuits into an area monopolised by the Franciscans, led to a conflict between the two orders — the latter enjoyed royal patronage. This rivalry was settled somewhat when the king of Portugal authorized the presence of the Jesuits. Then the Bishop of Cochin and the General adjusted a final settlement allocating the North and South of the areas respectively to the two orders. Further subdivisions followed with the arrival of Augustinians and Dominicans but the Franciscans retained churches even on areas allotted to others, as a privilege. The Jesuits were mainly in Tamil areas. Their knowledge of Tamil, acquired at Mannar and the "Fishery Coast", gave them an advantage in evangelization especially, since, as Gnana Prakasar states, Tamil was known in a large part of the Sinhalese maritime areas too.

The writer devotes attention to the "spiritual conquest" — the history of which he had attempted mainly to recount. Finally, references are made to the early contacts of the Dutch, in 1602, with the King of Kandy which as Gnana Prakasar points out began the end of Portuguese activity.

This work of Gnana Prakasar on the History of the Catholic Church could be construed to be a magnum opus in the modern history of Sri Lanka. It deals with almost the first century of the modern period and though a work on Church history it illuminates the vicissitudes of politics, for the spiritual and temporal conquests were inextricably intertwined. Religious history an integral part of social history when mixed with the ebb and flow of political history assumes even greater importance. Generally, his account compares favourably with the researches of later scholars of the Portuguese period creditably. The greater preoccupation with religion and missionary work was natural as the title of the work itself anticipates it. Furthermore, the introduction of Catholicism was a significant episode and a detailed study of it was an in-valuable contribution to the learning of modern history. As a later research scholar concluded a thriving Catholic community and an active Church remain monuments to Portuguese rule, though connection with Portugal ended in 1658. He adds whatever may have been the motives of the first converts the devotion of their descendants, to the faith is fervent and this he rightly believes proves that C. R. Boxer was correct in forecasting that the Portuguese who were the first Europeans in Asia are likely to be the last too.

Along with this major study of Gnana Prakasar may be discussed his Catholicism in Jaffna — *A Brief sketch of its history from the Earliest times to the Present Day*<sup>5</sup> published in 1926. As a survey, essentially meant for a lay Catholic audience, it is useful. But to any other student of modern history it provides a concise account of an aspect of the social history of modern Jaffna. Although it has been reprinted from a newspaper the *Jaffna Catholic Guardian* the writer has demonstrated in it his sense of scholarship. Vital data such as relevant dates, particulars of names, and places are provided. A fairly good explanation of the connection between politics and religion is furnished and particularly in relation to the Portuguese, Dutch and the early British periods the internal politics of Sri Lanka is adequately explored. With its sub-headings and in lucid style it's a work easy on the eye.

The relationship in the Portuguese period between the rulers of Jaffna and those in South India is particularly informative for the reader of political history. Progressively, the figures of the estimated number of converts, churches, and clergy — are provided as useful statistical material. The different orders of the clergy such as the Oratorians, Jesuits and

later, the Oblates are referred to, with their services and fortunes, which would interest ecclesiastical historians. Valuable to any reader who is curious about customs and rituals are the accounts of the places of pilgrimage.

With the advent of the British the roles of Sir Alexander Johnston and Governor, R. W. Horton in obtaining the right to a free exercise of the different religions and the acquisition of an equality of privileges for Roman Catholics with Protestant fellow subjects in 1806 are delineated. This is important. Similarly useful to any student is the account of the contribution of missionaries to the extension of education, especially vernacular learning, and the roles which the press and publications played, under the Church. The significant position of Bonjean important in history, and his endeavour in obtaining grants-in-aid for denominational schools, which was salient in the history of modern education, is well portrayed. His interest in social questions like the marriage laws and the passage of the labourers from India to Sri Lanka, a topical question of the time, is little known and Gnana Prakasar highlights it.

At a period, when the state had no proper machinery for rendering missionary social services, the activity of the Church during the cholera epidemic of 1875 and the great famine, is depicted. In modern social history the role of the Church in instituting charitable and industrial educational establishments is invaluable.

Even in this work, addressed to a limited audience, the writer, creditably, rarely allows his religious background to obtrude. He refers dispassionately to the "Reformado heresy" — a term used then, the part played by Joseph Vaz, the schisms within the orders of the clergy. His study turns out to be more than mere ecclesiastical history. There is material useful to student and teacher alike of general history, especially social and political history of modern times, and not necessarily of Jaffna but even of Sri Lanka. Gnana Prakasar had also written in 1955, *XXV years' of Catholic Progress — The Diocese of Jaffna under the Episcopate of Henry Joulain*<sup>6</sup>, another notable figure of the Catholic Church. Admittedly, certain leading figures of the Christian Church played an important role in developments in the Island and towards an understanding, both critically and comprehensively, of the history of the British period their contributions have to be learned. Moreover, the role of the Catholic Church in modern times is an essential part of the story of Sri Lanka and in describing and analysing this function the writer contributed to understanding modern history. Of course, today, his writings could be assessed in the light of subsequent studied publications, which alas! are but a few, and even then his subscription to learning cannot be underscored, although one might be able to gain a more critical, sometimes a less adulatory, and perhaps a fuller knowledge.

*The Kings of Jaffna during the Portuguese period of Ceylon History*<sup>7</sup>, also proves to be a valuable contribution to modern history. It is asserted that the Yalpana Vaipavamalai is not a reliable record — a statement which he elaborates in an article. Whatever could be gleaned from the Vaipavamalai is tested with evidence from more authentic sources before accepting them. The rulers of Jaffna in Portuguese time are verified with the records of European writers, some of them contemporary, and references in letters and narratives. These latter sources prove more useful.

An acknowledgement is made of his indebtedness to the original sources for compiling a tentative history of the kings and special mention is made of Codrington for the information gained regarding the alternative throne names which the Jaffna kings assumed in a manner akin to figures from many dynasties in India, and Ceylon, notably the Cholas. The names of Jaffna kings such as Pararasasekeram ad Sekarasasekeram had been used directly imitating the Cholas from whom Gnana Prakasar assumes that even the coinage was adopted. He explains sekaram and kesari as Sanskrit meaning the "best".

The first section deals with Sapumal Kumaraya and others from 1450-1519. Interesting queries are raised regarding the name by which Jaffna was known and the meaning of the name is explained. Reference is also made to the imperial appellation of Arya Chakravarti. Gnana Prakasar, with recourse to Portuguese and Dutch records, concludes that the independent sovereignty of Jaffna was lost by 1561. Three kings held sway from 1450 to 1467, 1467 to 1478, and from 1478 to 1519. Sankily or Sekarasasekeran ruled from 1519 to 1561.



Inter alia evidence from foreign writers is examined critically and the greed of the Portuguese officials is contrasted with the gearless attitude of the Jaffna king. The relations of Sankily, with Mayadunne and the Kandyan King, against Bhuvanakabahu of Kotte and the intercourse with South India, especially, with the Nayaks of Tanjore are interpreted. The intractable Vanniyars, or chieftains, and their connection with the ruler of Jaffna is analysed. The audacious piratical acts of the Jaffna King against the Portuguese and Sankily's shrewdness and tactics in war are revealed. The Portuguese planned to colonize Jaffna with persecuted Christians from South India, assailed by Vijayanagara, but, since the battle ended indecisively in a truce, the colonisation scheme failed. Owing to the strategy of Sankily the expedition was disastrously defeated; after numerous reverses the Portuguese withdrew.

Puvi Raja Pandaram, or Pararasasekaram, reigned between 1561-1565 but was displaced by Sankily. The former was nominally king and Sankily, unsuccessfully, attacked Mannar. After Sankily and Puvi Raja Pandaram, Kasi Nayinar became king — evidently from royal lineage but with no right to the throne. Hence, there followed turmoil and the Portuguese intervened invited by the inhabitants. Although Kasi Nayinar was imprisoned and someone else was enthroned instead, the former regained power.

Later, at Mannar, with the peoples' approval the Portuguese elevated Periya Pulle to the throne in 1570 and up to 1582, when Puvi Rajan was ruling. Although Periya Pulle received the support of the Nayak of Tanjore against the Portuguese at Mannar he could not dislodge them.

Puvi Raja Pandaram (Pararasasekeram) 1582-1591, was opposed to Christianity and, Queros states, was like Sankily, a foe to the Portuguese. But, in spite of on-slaughts on the Portuguese at Mannar, assisted by the corsairs of Malabar, he succumbed to an expedition under Andre Furtado. Furtado recalled the citizens, induced the Mudaliyars to swear allegiance to the king of Portugal promising to safeguard their liberties and customs. Later Pararasasekeram Pandaram, originally Edirmanan Sinha Kumaran, who was saved from slaughter by Simao Pinhao, was proclaimed king (1591-1615).

Naturally, grateful to the Portuguese he favoured them. The Portuguese had their way but to the dislike of the Mudaliyars and leaders, who plotted to replace Pararasasekeram by a prince at Rameswaram, fostered by a select militia of Moors, Badagars and Maravars, under the protection of the Nayak of Tanjore and Wimaladharama of Kandy. Aware of this conspiracy the king sought the aid of the Portuguese in Mannar. In spite of his un-popularity with the Mudaliyars and the people the Portuguese protected him.

But he was a double dealing figure. Sympathetic towards the Sinhalese King he permitted South Indian soldiers to wend their way to Kandy, disguised as mendicants, through his territory. The viceroy was acquainted of the duplicity of the king but since the Portuguese were engaged in more serious matters they ignored his treachery. However, the king was plagued by the exactions of unscrupulous officials and soldiers at Mannar. He appealed to the viceroy for relief but even the viceroy could not deter the avaricious Christian local officials. Generally, Pararasasekeram was well disposed towards the Franciscans and Christians; Church construction and other religious propagational activities were permitted.

He was succeeded by Dom Constantino, a three year old ruler; but real power lay with Sankily Kumara, a nephew of Pararasasekeram. During 1615-1619, although, Arasakesari Pandaram, an elder brother of the late king was nominated governor, Sankily Kumara, conniving with another relation from regal lineage, had the governor murdered. Arasakesari, the famous poet, wrote the *Iraku Vamisam*. In August, 1616, the Portuguese arrived to confirm the regency of Arasa Kesari at Mannar and in the disturbed conditions they would have seized the throne but other affairs attracted them. Later, when they asked for the last testament of the late ruler, Sankily Kumara said that there was none, but he assisted them against a ruler in South Ceylon, who was an ally of the Nayak of Tanjore. Therefore, the Portuguese confirmed Sankily as governor. He had to aid in the spread of Christianity and assure that enemies of the Portuguese would not be entertained.

The people and the Mudaliyars, however, could not be won over by Sankily. They were suspicious and awaited the adulthood of Pararasasekeram's son. The Mudaliyars rebelled but were

overcome by Sankily, helped by the Portuguese and the Nayak of Tanjore. The receipt of assistance from Tanjore, aroused the suspicion of the Portuguese, who had more than one reason to doubt the fidelity of Sankily — his assistance to the Kandyan king, non-payment of tribute properly and his earlier actions.

Finally, to collect the tribute came Philippe de Oliveira determined to attack Sankily, who fled. But he and his retinue were arrested and he was deported to Goa. Thus was Jaffna reduced to subjection.

The final fate of the royal house of Jaffna was sealed between 1620-1624. Oliverira's occupation was resisted first by the Karaiyars unsuccessfully, though helped by Tanjore. These troubles in Jaffna alarmed the captain General at Colombo who despatched Luis Teixeira de Macedo of the Seven Korales. Teixeira acted with barbarous cruelty but even then opposition was not really easily or rapidly overcome. Skirmishes continued; the Tanjore Nayak assisted in them. In spite of waxing and waning fortunes finally the Portuguese successfully established their headquarters at the royal seat of Nallur, where despite the pleas of the people, the great temple was razed.

Tanjore, which invariably assisted Jaffna, assumed it to be a vassal kingdom. Yet another skirmish occurred near Puttur but the Portuguese, employing guile and force, routed the opponents and beheaded the "would be" ruler of Jaffna. The captives were auctioned, a commonly prevalent practice. Wars waged for restoring the local dynasty failed; the country was devastated and depopulated. Eventually the inhabitants had to reconcile themselves to live under a foreign power — thus ended the rulers of Jaffna.

Gnana Prakasar, thereafter, deals with the fate of the rest of the royalty and nobility. Conversions followed and in 1620 Sankily Kumara was executed, after being baptised, in Goa. The royal descendants were educated in Portuguese institutions. The successors to the throne had to bequeath their right to rule Jaffna to the king of Portugal. While some of the royalty were sent to Portugal, a large number of the nobility remained. Those foreign brahmins, who did not wish to become Christians, were expelled from Jaffna. Mudaliyars, arachchies temple brahmins, vanniyaars, adigars and princes were christianized. Pattengatties, Karalyars, and even children, under eleven years of age, were baptized. Thus were the influential leading figures converted. Accordingly, as in European politics the religion of the ruler became the religion of the ruled.

A difficult undertaking in tracing the history of the kings was accomplished methodically and, at times, Gnana Prakasar differed from learned scholars like Paul E. Pieris adducing sufficient grounds for doing so. To a study of the modern history of Jaffna, reference to this publication proves essential.

Some of the articles written by Gnana Prakasar, which refer to the Portuguese period, could be dealt with, briefly. In *The Three Christian Princes of Ceylon*, Gnana Prakasar attempts to solve a problem about which another scholar, Fr. S. G. Perera, had concluded the identification of the kingdom in Sri Lanka from which three princes had been converted to Christianity in 1544 as Kotte. Gnana Prakasar scrutinises this problem, referring to several sources, but could not resolve certain doubts, owing to different difficulties, which he outlined. However, he disputed the correctness of the earlier conclusion of Perera, that the princes hailed from Kotte and supports his contention reasonably. Gnana Prakasar asserts that these figures were from Jaffna, quoting arguments in favour of it, basing them on sources, and disputes the validity of the theories, hitherto advanced. A knowledge of the period and the historical reasoning of the writer are clearly demonstrated.

The article, on *Portuguese in Tamil*, is of a limited interest to the student of modern history, although it deals with an important influence of Portuguese rule in local society. Tennent, he says, had mentioned that the Portuguese language remained in a corrupted form in the vernacular tongue of the middle classes in towns of importance, long after the Dutch rule disappeared. Gnana Prakasar affirms that this was true even during his time. Indigenous spoken language was more indebted to Portuguese than to any other foreign language. This is illustrated by quoting a collection of Portuguese terms, which were in vogue, or were used in Tamil. It is known that Gnana Prakasar's point of view is correct. The Portuguese influenced the language and culture of the Tamil people, and, in modern social history, this is important.

The article *Sources of the Yalpana Vaipavamalai* has an interest in some respects, to the student of modern history, especially, the third section of it, which contains the lists of kings down to Pararasasekeram. According to Gnana Prakasar the author of the work had depended on oral information and tradition for the construction of this section. Consequently, there were glaring inaccuracies in the information on the kings of the Portuguese period of Ceylon history. The critical and corrective analysis of the work exhibits a modern and scientific approach to an examination of source material.

The articles on *An old Tamil poem on a Christian Shrine* and on *The Church of the Palavelis* are also valuable for gaining an insight into Christianity, in modern times, in Jaffna. The poem sheds light on early Jesuit activity in Jaffna and even in other places like Colombo. It is a panegyric on St. Jame's of Kilali a little village on the Jaffna lagoon, about seven miles east of Chavakachcherri. Kilali was a place of pilgrimage around 1640 and remained to be so. From 1647 the Paravars appear to have been connected with the church and the hamlet till the early days of British rule. This church possessed a car or chariot; a singular instance of the connection of such a chariot with a Catholic Church in Sri Lanka. Gnana Prakasar differs with the opinion of J. P. Lewis with regard to certain significant details about the church and although the article is more a history of the shrine, the influence of the Portuguese, the persecution of Catholicism by the Dutch, and the revival of the popularity of the pilgrimage under the British, which are discussed help in un-derstanding the modern period.

*The Church of the Palavelis* is strictly composed of comments on the Foral of Jaffnapatam, presented by Paul E. Pieris. Using a source of information in Lisbon, he adds to the information furnished by Pieris and from this material and other sources Gnana Prakasar identifies this church with one at Navanthurai in Jaffna. It reveals the work of the Dominicans in Jaffna too.

Two other articles have a slight on the modern history of Jaffna. The essay entitled *Some Ruins in Jaffna* provides information about Portuguese buildings with other useful data. At Chavakachcheri market, there had been a Portuguese church and vicarage, to which Baldeus had referred. Later, the Protestants used the same place of worship and according to tradition a temple had been at the site. He gives interesting details about the temple, and it shows the characteristic of a modern scholar, who inquires, sifts oral evidence, seeks and finds, and then presents his research clearly, convincingly. That the Portuguese built churches on the sites of Hindu temples and later the Dutch used those places of worship is a well proven truth.

In Varany on the Kodikamam-Point Pedro road a low mound, called Sankiliya tidal or Sankily's mound, is surmised by Gnana Prakasar to have had connections with the famous Sankily of the Jaffna kingdom. As the writer could gather little about it from folk memory he posits the view that it may have been a hiding place of Sankily, when he was dislodged by Constantino de Bra-ganza from his stronghold at Kopay, in 1560, where he sought refuge after abandoning the palace of Nallur.

In the other note on *Sankily's Fortress at Kopay*, written earlier, Gnana Prakasar gives an account of Sankily's flight from his palace at Nallur in 1560, when the Portuguese under Braganca invaded Jaffna. The king burnt his palace, according to the official Portuguese historian, Diego de Couto, and a description of it then gives valuable information to the historians of modern Jaffna.

In the prolific writings, by Gnana Prakasar, dealing with various aspects, folklore, customs, etymology, language, lexicography and other subjects there are references and material helpful to the historian of the modern period. In writing in an eclectic manner he was following a practice that was current among scholars drawn from various groups; administrators, ecclesiastics and others, who were indulging in research studies then. For example, in an article *More Customs and Ceremonies in the Jaffna District*, he states that three crosses were drawn over the heap of grain when sinning, which he plausibly suggests could date only from the time of the Portuguese period.

Finally, an analysis may be made of another important interesting article on the modern period — *Nallamappana Vanniyan and the grant of a Mudaliyarship*, during Dutch rule. Gnana Prakasar had studied a Tamil ola (palmleaf manuscript) of 1781, conferring the title and privileges of a

Mudaliyar (chief) on Alvayinar Kanta Udaiyan of Vilankulam. The text in Tamil, is reproduced and translated.

A Vellala (member of the higher farming caste) is granted the title of "Ticaivilanka Nayaka Mutaly" and, because of his request, the office of Mudaliyar of Kilakkumulai division. It is ordained that the udaiyar (or headman of the second grade) Kankany, Ajutante, Mottakar, Panikkar, respectable farmers and landowners, Talaiyar, Paddankaddis, and others should acknowledge him as Mudaliyar, respect and call him so.

His junctions are defined — adjudication of lawsuits presented from that division, levying and receiving from delinquents a fine not exceeding five pon and in the case of low caste men, who could not pay they could be tied to a tree and lashed twenty-five times under the waist.

Those in the "Elephant island", and the rest, in government service, should obey him. As a special favour the official is exempted from paying the land tax on one Kamam of his rice cultivation, and on one pulo of Kurakkan (a short of dry grain) cultivation and he was entitled as well to the uliya (free) service of five coolies.

The mudaliyar enjoyed certain privileges on auspicious and joyous occasions. His house could be furnished with a ceiling of white cloth, the roof could be covered, twenty-four poles of the pandal (shed) could be decked in white and white ceiling used. White cloth could be spread where he sat for Kalam, palakai and over his chair. Torches during the day, a canopy, a flag, the firing of guns, music and the use of drums were to be furnished. When he sits and eats, when attending at temple festivals and marriage feasts, white cloth could be utilised.

On the occasions of Adi, Kartikei, New Year, and Thaipongal (occasions important to Hindus) washermen were required to attend to tying a white cloth, a paraiyan (a lesser caste person) should beat the drums while the five serfs, the blacksmith, the carpenter, barber, washerman and paraiyan, were to discharge various services, when required, but receiving fixed gratuities.

The document was written according to the orders issued by Paranirupasinka Mutaly. Gnana Prakasar ventures to interpret some of these several interesting but intriguing data and contributes towards a general understanding of the history of the Vanniyars and particularly of Panakama pattu. In the earliest days of the Dutch the Vanni, a vast district, was divided into six pattus. The pattus are named and the area is denoted.

Ryklof Van Gocus in his Instructions to the Governor of Sri Lanka (1656-1663) mentioned that the Vanni was conquered by the kings of Jaffna and subjected to be a tributary, a position true of Portuguese times. The Dutch made it a part of the district of Jaffnapatam, under the government's away, yet not with entire sovereignty. The Vanni rulers were as described by Thomas Van Rhee in a Memoir to Gerrit de Heere, standing with one foot on the Co's land and other on king's territory — the Kandyan king's and were constantly a menace to the Dutch as they had been to the Portuguese. They often refused tribute, land rents, and some would not answer the summons of the Commandeurs, especially "Cayla Mannia", the chief of Panankaman, the wealthiest. He had not presented himself before the Dutch authorities in Jaffna for about twelve years when Van Goens wrote in 1658. After his death in 1678 affairs in Jaffna, respecting the Vanniyars, improves; the obstinate "Cayla Mannia" was succeeded by his grand nephew Cayslanear who swore allegiance to the Dutch Company. With the submission of this predominant Vanniyar the rest followed suit, even the "Old scoundrel" Punnipillai tendered, in security, two tuskers.

The Vanniyars had meted out capital punishment; the Chief of Panankamam executed a lascreeen and the Dutch dared to do nothing.

The fear that the Vanniyars might revolt and align themselves with the Kandyan king compelled the Dutch to declare that one of them should remain a hostage at Jaffna, each taking turns to do so. Even in the cidade of Jaffna the Vanniyars conducted themselves with regal dignity. A guard of honour was assigned but apparently more to watch them, by the Dutch. The Principal Secretary of State in 1765 referred to them as 'princes' under the Dutch. The commandeurs summoned them and "tom-tom beaters" (drummers) greeted and accompanied them with music. The Van-

niyars insisted on the honours and on an occasion refused to attend a durbar since the "tom-tom beaters" had not been despatched to welcome them.

The Vanniyars acted autonomously and in dignified manner but the Dutch thought differently. In 1697 in the Memoir of Hendrick Zwaardecroon they are referred to as subjects of the Company and ordinary Vellalas, who had become conceited imagining that the title of Vanniyar invested them with importance and honour and although they received it from the Company that they need not respect the Company or the authorities in Jaffna. They doubted whether it was necessary that they should signify their obedience by appearing before Dutch officers. Evidently, the Vanniyars were able to assert independence, while the Dutch did not want to reconcile themselves to this de facto position.

By 1697 the Vanniyar of Panankamam was pre-eminent among those of the six pattus. These chiefs bore the title of Don and some had Christian names. Panankamam, was the largest division and Don Philip Nallamappanan the most formidable. In 1675 he started collecting the profits from the rice in Karachy of Par-rendanwelly, paying only two young elephants as annual gratuity. Since the Dutch did not receive all the elephants subsequently, an adigar was appointed to urge the Vanniyars to execute their obligations which the Dutch desired of them.

The family of Nallamappanan was nominally Christian. His son was admitted to the seminary to please the Dutch but as the Governor left he withdrew the child on some pretext. The young boy, in disguise, had made offerings at temples even when he was learning Christianity ostensibly. Gnana Prakasar correctly states that the Christianity of the Vanniyars was feigned. The title "Don" is traced to the Portuguese "Dominus" meaning Lord. The Portuguese had sold the title to gain money explaining that someone enobled and appointed as head over others should possess a mark of distinction. Later, the Dutch continued to sell the title for fifty, twenty-five and even ten dollars thus cheapening its value, while the Portuguese had collected much money through this device. It is suggested that the title of Mudaliyar too was sold and hence to have obtained it the recipient would have paid.

When Gnana Prakasar wrote the descendants of the Vanniyars of Panankamam were dispersed at Vannarponnai and Navandil. In the true fashion of the curious historian he had collected information on the geneology of these Vanniyars but critically suspects the traditional geneology, which had been supplied.

Succession among the Vanni rulers seems to have been in the line of the females. The year in which this particular title of Mudaliyar had been granted, 1781 the Vanniyars were in open revolt. Hence a Vanniyar himself gifted the title to another. Only in 1782 were the continuous conflicts brought to an apparent settlement by the combined vigorous efforts of the Dutch, who routed the Vanniyars and reduced the district at least to an outward semblance of submission — so recalcitrant were the Vanniyars, which is confirmed in later studies.

The independent spirit of the people of the vanni is evident, for, nowhere did the Dutch meet with such determined resistance; a Vannicci, or princess had to be subdued through guile and taken prisoner to Colombo. Gnana Prakasar quotes the interesting tradition regarding her capture and subsequent release, but he admits that it is difficult to verify the authenticity of the account without the publication of more Dutch records. However, this episode exemplifies the indomitable nature of the Vanniyars.

Gnana Prakasar points out from a study of the ola that the chief is appointed not merely a Mudaliyar but also a president of the village tribunal in Kilakkumulai in Panankamam pattu. The different categories of persons subject to his authority are enumerated but it is unable to identify all of them. The Mottakar were masters of the hunt, the Panikkamar were elephant trappers, the potia kamakkarar were landlords, the Talaiyar were assistants and labourers, acquiring the art of capturing elephants carrying with them spare ropes or talai and the paddankaddimar were chief of the fisher folk (which is correct) surmises Gnana Prakasar. Pon was equal to ten fanams while five workers in the chief's kamam and pulo were exempted from paying polltax and rendering state service.

He proceeds to explain similarly the distinctive marks of honour and privileges conferred on the Mudaliyar, and endeavours to explain the terminology used. The Mudaliyar, was entitled to the use of torches, a canopy, a flag, trumpets, drums (nakasuram) and a fan and other honours. Gnana Prakasar renders a great service to the student of modern history in interpreting these terms.

Finally, he refers to the services due from the feudatories and the chief of eighteen types of services usually enumerated are given. Importantly, he indicates that no one serves as a slave, even the paraiyan, but as a serf providing services to his chief in return for portion of the latter's produce and for perquisites on occasions and not gratuitously. He concludes, therefore, that even the despised paraiyan is not of a lower order than those of certain other castes in this respect.

Gnana Prakasar's study of this document evidently is valuable for an understanding of the Vanniyars, whose history is still a fertile field of research to scholars of modern history. Their relationship to the Dutch, their connection with the Kanadyan kings, which is hinted at, their autonomous resistance to subservience which later studies confirm and the other details discussed are indubitably contributions to a comprehension of the modern period of the history of Sri Lanka.

It is evident that Gnana Prakasar ranks among the pioneers of the modern history of Jaffna. Not only have his studies enlightened us about the period, since contact with the West was established, they also possess the characteristics of a modern historian's approach. His researches laid bare difficult to know historical truth regarding the modern period but, with historical truthfulness and discernment he wrote what he found out. Gnana Prakasar's studies revealed little known or unknown facts. "The historian without his facts is rootless and futile; the facts without their historian are dead and meaningless". Judged accordingly Gnana Prakasar was a scholar of history and in his publications on the modern period of Jaffna and Sri Lanka. "There is a continuous process of interaction between the historian and his facts, an unending dialogue between the present and the past", which is history. The analysis of his writings on the Portuguese and the Dutch eras established his claim to be reckoned as a research student of the modern history of Jaffna and the Island too.

Studies do not have to be right to be enormously useful. Even error has its uses. The maps of the world drawn by medieval cartographers were so hopelessly inaccurate, so filled with factual error, that they elicit condescending smiles today when almost the entire surface of the earth has been charted. Yet the great explorers could never have discovered the New World without them. Nor could the better, more accurate maps of today have been drawn until men, working with the limited evidence available to them, set down on paper their bold conceptions of worlds they had never seen.

Likewise, the early gropings of Gnana Prakasar contributed towards better studies later in the history of the modern period of Jaffna.

Moreover, Gnana Prakasar was an individual human being. Like other individuals he was also a social phenomenon, both the product and the conscious or unconscious spokesman of the society to which he belonged; it was in that capacity that he approached the facts of the historical past. Gnana Prakasar's works mirrored the society in which he worked; yet their value today remain, as early research on the modern period of Jaffna and Sri Lanka.

Bertram BASTIAMPILLAI *Colombo, Sri Lanka*

#### NOTES:

1 Colombo, Messenger Press, 1924, 283 pp.

2 *The History of Ceylon from the Earliest Times to 1600 A.D. as related by João de Barros & Diego do Couto, in Journal of the Ceylon Branch of the Royal Asiatic Society*, 60 (1909), pp. 1-445.

- 3 Voir Robert STREIT, O.M.I. — Joannes DINDINGER, O.M.I., *Bibliotheca missionum...* Aachen, Franziskus Xaverius Missionverein, 1934, vol. 8, p. 667, No 2265 and p. 668, No 2285.
- 4 Frederic Ch. DAVERS, *The Portugese in India, being a History of the Rise and Decline of the Eastern Empire*, London, W. Allen & Co, 1894, 2 vol.
- 5 Colombo, Catholic Messenger Press, 1926, 28 pp.
- 6 Jaffna, Industrial School Press Colombogam, 1925, 274 pp.
- 7 Jaffna, St. Joseph's Catholic Press, 1920, 83 pp.

# Assessment of Fr. Gnanaprakasas Missiology The Special Apostolate — Mission 'Ad Paganos'

SOMMAIRE — Dans l'évaluation de l'œuvre du père Gnanaprakasas, il faut tenir compte des rapports entre conversion et émancipation. Le père trouva dans son travail un terrain fertile la conversion et cela pour des motifs complexes. Les catéchistes choisis par le père n'étaient pas tous des saints, mais tous jouaient des rôles particuliers adaptés leurs aptitudes.

Les professeurs enseignaient le père sur ce qui se passait dans les diverses stations et quelques-uns étaient vraiment dévoués pour l'apostolat et rendirent de grands services. Des apôtres laïcs et des bienfaiteurs furent aussi précieux par leur aide.

Le père a laissé sa marque comme champion de la cause catholique.

## 1. Conversion and emancipation.

It is usual to extol and idolize figures of eminence in connections with Birth Centenary review. A correct historical, sociological and evaluative analysis may enhance perspective them sheer adulation of personages. It is in this context that one has to assess the apostolate of Gnanaprakasas the Missionary 'ad paganos'. To attribute apostolic zeal is to over emphasise only one aspect. One might pose the question as to why his conversion work centered round predominantly the schedule castes. A brief historical survey of the Legislative Enactments for the abolition of slavery in Ceylon in the 19th century forms a relevant back-ground. Slavery was abolished in the British Empire in the 18th and 19th centuries urged on by the Evangelical movement. A

leading figure was Wilberforce. The points salient in connection with Slave Emancipation in Ceylon was the initial proclamation of the 15th January 1799. Since then, piecemeal regulations were enacted in 1818, 1820, 1821, 1837, 1842 for the abolition of slavery comprising the three castes Kovia, Nalluwa and Palla of the Jaffna and Trincomalee districts. The legislation of 1842 extended this emancipation to the entire then maritime provinces. In Dec. 1844 law was passed for the total abolition of slavery. On 7th August 1845 it was tabled in the Legislative Council, 'The Queen regards with pleasure the entire abolition of slavery through out the colony'<sup>1</sup> and this received her sanction. The feudal lords of Jaffna somehow or other evaded these laws in spite of police arrests and court convictions. Although from 1844 the law was in force it was observed more in the breach than in the letter. When Gnanaprakasas started his missionary activities he concentrated more on the Nalluvar and Palla communities as the statistics of the 37 churches he founded show.

Nalluva	12	Thurumpar	4	Parayar	2
Palla	10	Common	3	Vellala	1
Mixed	4	Kurukular	1		

Of the 37 churches 26 consisting of these two slave castes form 70.3%. The Thurumpars were born Catholics. The Parayars were outcastes not slave castes and had two centres. Even the other 3 common churches contain a fair sprinkling of these two communities and a marginal number of them attended the Thurumbar Churches as well. If these were to be calculated as mixed then the percentage increases from 70.3 — 89.2 in terms of schedule castes the percentage is 94.6. The solitary church for the Kurukula community was at Madduvil South with hardly five families converted. The rest were residing at Chavakachcheri at Kodakarai along the coast for occupational purpose and they were not converts. Presently this oratory has ceased to exist.

Because these slave caste communities were harassed by others the missionary perhaps capitalised this situation. That they came 'en masse' to embrace Christianity for the ideal it presented



or to attribute exclusive zeal to the missionary, is to over simplify matters. Gnanaprakasas found the ground fertile for emancipating them socially, economically and educationally, provided they embraced Catholicism. Figures of such converts estimated over 3,000 are quoted but statistics of those who had lapsed are conveniently absent and some actually did. But Gnanaprakasas was a firm believer in the theory of Missiology and of the axiom of Francis de Sales that one soul is good enough for a diocese. Instances of this type are many.

One has only to single out the case of Anjananthalvu, (Vannarponnai) to prove another point. Two were convicted of murder, one Senathiraja and another his companion were convicted of the murder of Pandarakulathady Muthan in 1914. Gnanaprakasas appealed to the Governor for reprieve of the convicts with the proviso that if granted the local community would all become converts and this they did. This created a furore in the dailies. The Church erected there was called Our Lady of Ransom from the Gallows. Hence reasons and motivation for conversion were complex. In the analysis of this complex issue it is not one's intention to minimise other contributory factors namely, the efforts he had to make to raise the necessary funds for various purposes, the protection of the law he had to seek in times of crises and when the law was very much in his favour; above all the resourcefulness of extraordinary courage, self-reliance and arduous enterprise the man himself had to brave in spite of countless difficulties. At that time opposition mounted so high that even his superiors began to entertain doubts as to the final outcome.

## **2. Catechists.**

His Catechists were of mature personality about whom much could be said pro and con. They were normally briefed by the head about the various aspects of missionary activities and received on the job training under his supervision. Almost all to a man were devoted and loyal to him. But when in outstations, some followed the maxim, 'When in Rome do as the Romans do'. They may not have been paragons of virtue but the permissive and relaxed moral norms in some outstations postulated their presence as a leveller with due exception to their weakness too. They did rally round some converts. As to what motivation they offered them depended on circumstances. There was an intrepid catechist who stood through thick and thin of Gnanaprakasas's earlier encounter with the upper strata of society. He was instrumental in many embracing the faith and was shrewd in leading them to the missionary who termed him a 'hunting dog'. That part of the job he did excellently, for if the booty had not been snatched in time, it would have been devoured. Instructing and edifying the converts were alien to him. The sacraments and Sunday obligations were outside his observance. God in his mercy is sure to reward such a faithful servant who had risked his life many times in perilous apostolic errands. In shining contrast to him stands out another, one Mathias, an exemplary Catechist, a Francis Xavier. But the genius of Gnanaprakasas was to spot them out for specific roles according to the character and outlook of the individuals.

## **3. Teachers.**

It was a common sight on the 1st Saturdays of the month to see all the teachers gather at Tinnevely to receive their pay packets. Although the salary was drawn from the General Manager's Office the distribution was from the headquarters. From the teachers he would gather detailed information of all that transpires in the outstations. There was some dedicated ones who shared in his apostolic ideal and sacrificed their working days in their respective schools and when necessary even their week ends. The boss perhaps exacted too much from them and others, without understanding their share of responsibility to their own families. Public criticism of the indifferent was not expected to bring out the best results. Exceptional stars there were and these enhanced the work of the missionary.

## **4. Lay apostles and benefactors.**

Other Lay Apostles and benefactors were from the traditional Catholic parishes. Many devotees came to his aid gathering people and organising Novenas in pilgrim centres and for feasts at Tinnevely and other outstations. Chevalier P. Moses is highly spoken of in these circles. They organised charities too among the locals, predominantly among the maritime belt and other flourishing parishes in the interior. With their collections and the response to his appeal from abroad, he was able to erect stone built churches at Navatkully, Pandianthalvu, Tinnevely and in a few other places. There were

many philanthropists. To instance one of their calibre was Dr. and Professor Karunaratne who financed the construction and completion of the church at Madduvil North, a medium and compact edifice. Numerous were the anonymous benefactors whose names are written in the Book of Life. The generous benefactions of the Bishops who took deep interest in the pagan mission were on official level with Bishop Joulain in the lead.

#### **5. Domestic problems.**

As opposition from outside died down, chiefly during the last lap of his life, domestic problems became more intricate; feuds and internecine strife became acute and rampant within the same community and this needed more difficult handling on the part of the missionary and more tact and diplomacy. Though he solved many a case, yet he relied on Fabian tactics for passions to cool and tempers to allay. But when it came close on heels of festive rounds, it was problematic. His old morale was weakening and he negotiated through the abler of his assistants and the catechist whom he considered suitable. A case was at Urumpiray, the place of his predilection, in 1946. The whole village had gone berserk destroying each others crops, mutilating individuals and creating havoc and panic. The assistant was placed in a quandry. It was no easy task to conduct novenas in such a belligerent atmosphere. An occasion of this type was a good training ground to be assistant to commandeer all his wits, intellectual, moral and diplomatic resources. Well, the Novena was gone through, though a major alteration occurred the 2nd day. The chief pastor was always ready to shower credit on a successful enterprise of that nature. About this period he was receding more and more into the background with declining age and the enormity of his literary work chiefly the Lexicon., providing more scope to his auxiliaries.

#### **6. Personality.**

It was enigmatic that he should have succeeded where many a charismatic one has failed. The personality of the man was typical of his stature and forthrightness. He was exacting in many respects, perhaps the outcome of his scholarly research. But when applied in the context of his apostolate he might have appeared arrogant and haughty. Because of his class complex in dealing with the lower strata of society in the ministry there was bound to be a transfer of the same attitude in his contacts with the educated and with the members of the other classes. He had certain fads which he imposed on others when it came to paying the usual obeisance to a priest, recognised as Ordinary in his earlier days but was paying diminishing returns in the last years of his life when there was social awareness and self consciousness at large. His stance was perhaps misrepresented as overbearing. All the faithful belonging to any church in the diocese had to conform to his ritual introduction. This struck a strident note in his apostolate. Of course with intellectuals seeking advice and consultation on literary matters he was homely and accommodating.

#### **7. Conversion and controversy.**

His approach to the high class was a dismal failure. One may be excused for viewing events of the 1st quarter of the 20th century with the ecumenical outlook of the last quarter of the same. He was born in the century, an age of religious controversy when apologetics was forte. In England this was marked in Newman and the Oxford Movement that brought in a landslide of intellectuals to Catholicism. In Ceylon Anagrika-Dharmapala and Arumuga Navalar spearheaded the Buddhist and Hindu Religious Revival. At this juncture the Roman attitude of the Punic Wars 'Si vis pacem para bellum' (If you seek peace, prepare for war) was not the climate to be cultivated in the 20th century context. In his over-emphasis on tracts of controversy there was perhaps a generation gap to win intellectuals and converts. His knowledge of Sanskrit and Tamil Classics certainly fitted him for the grasp of Hindu systems of philosophy. He did make a mark as champion of the Catholic cause not only in Ceylon but in South India as well when he produced a number of tracts and pamphlets to meet the pretentious attack from Hindus and Buddhists. But the humiliation and silencing of assailants like Mr. Myron Phelps the American Hindu, Sadhe Sunder Singh of India, a bona fide Christian, and leading literarists in Jaffna might not have been the correct approach to the educated elite in Hindu tradition. For that matter "the best defence is to attack" was not the policy to be followed in an age of revival of the traditional religions. To defend one's position when attacked was incompatible with humiliating the vanquished. This might have alienated and embittered the high class who evidently became defensive and more and more entrenched in their position and

intransigent in their attitude to conversion. This affords an explanation for the paucity of converts of the upper classes.

F. J. STANISLAUS, O.M.I.

NOTE:

1 Co. 57, Vol. 10 & 12 Meeting of the Legislative Council of 15th August 1842, of December 2nd & 9th of 1844 and 7th August 1845.

# Gnanapragasar and the Missionary ad Paganos

SUMMARY — La mission chez les païens de Jaffna commença au 17e siècle l'occasion des fréquentes épidémies de choléra alors que le dévouement des prêtres catholiques attira l'admiration des non-catholiques. Au début du 20e siècle, le père Gnanapragasar fut envoyé auprès des hindous. Il eut endurer bien des affrontements et des difficultés, surtout dans la conversion de masse des basses castes et il y eut un certain nombre de conversions pour des motifs humains.

Pour ce qui est des hautes classes, il dut d'abord faire disparaître les préjugés et utiliser la culture propre de ces classes.

Il eut toujours le souci de préparer et de suivre ses aides et ses catéchistes. Les fêtes religieuses régionales étaient observées avec solennité alors que la vie sacramentelle, cause du petit nombre de prêtres, était réduite au strict nécessaire.

Le père atteignit l'apogée de son travail missionnaire en 1946 au moment où ses forces diminuaient.

It was perhaps in the order of Divine Providence that Swami-nathar Gnanapragasar, born of Hindu Parents on 30th August 1875 was to return to his native place Manipay as a Missionary, to found the last bastion of his apostolic zeal. He spent the final year of his life in a small improvised shed at the church of St. Anthony erected and fenced with cadjan shutters. There he received the crown of his faithful labours when he passed away at Green Memorial Hospital towards the early hours of dawn on 22nd January 1947 after a brief attack of enteric. Many reasons prompted him on this last lap of missionary labours; the love of his native soil, the enthusiasm to rally round his kith and kin to the ideal of the Master whose apostolic footsteps he had followed from 1st December 1901 when he was ordained priest and his earnest desire to make it a centre for the diffusion of Christianity chiefly among his own people. In dedicating it to St. Anthony he was trying to solve the economic predicament he had to face, which in his own logic and the realization of the faithful was to start a devotion to this wonderworker who could fill in the coffers.

## I. Genesis and Assignment.

The genesis of the Pagan Mission dates back to 1877. Cholera was frequent during this period. On 21st October 1876 there was an epidemic of cholera and probably this 1877 is the aftermath.<sup>1</sup> Fr. Gnanapragasar also refers to one in 1875.<sup>2</sup> But in Catholicism in Jaffna there are a few errors of date perhaps printers,<sup>3</sup> v.g. p. 18 — The foundation of the Congregation of Native Sisters of St. Peters was on 24th January 1865,<sup>4</sup> when cholera and famine threatened the population of Jaffna. The charitable services rendered by the Catholic priests to the general public irrespective of creed, evoked the admiration of non catholics. Some did not even hesitate to embrace that faith which rendered them help in their time of need. The same year on 11th September a Catechumenate was opened under Fathers Gourdon and Sandrasegara with the blessing of Bishop Bonjean who caused a church to be built and dedicated to St. Francisca Romana, for the use of the neo converts. Later, under the episcopate of Bishop Joulain with a new church dedicated to St. Benedict, the Pagan Mission was established in 1902.<sup>5</sup> Fr. Gnanapragasar admired the munificence of this Bishop when this work of conversion dearest to his own heart extending from one side of the peninsula to the other — nay the entire diocese received his fullest support. As a token of his memory he named one of the centres Joulainoor at Atchelu where stands the biggest of the edifices he had erected and where he had planned a big colonization scheme for the converts by acquiring extensive acres of lands. This place is a mile and a half from his earlier foundation of St. Michael's Urumpiray. In 1904 he was commissioned by the Bishop to give vent to this particular field of his missionary activities, to open mission centres in Hindu villages where the light of Christianity had not entered or been extinguished during the period of the persecution of the Dutch. Today there account to his credit 37 monuments of Mission churches built by him and an estimated converts of over 3,000.

## **II. Difficulties and encounters.**

### **I. Conversion versus depressed classes.**

Only a few were aware of the tediousness of his journeys, the irksomeness of his itinerary and the arduous nature of his task. It was one that Gnanapragasar had undertaken in true apostolic zeal. Only a few were aware of the magnitude of the difficulties and troubles involved in this task. Mass conversions among the low castes chiefly in Jaffna was fraught with untold dangers and many pit-falls. The number of false law suits, the converts denied access to wells for the elementary needs of quenching their thirst, the poisoning of wells where they have had access to and other forms of obstruction tactics may form an epic. The animosity of the converts was directed towards the missionary himself and sometimes to the extent of personal injury and deprivation as in the case of the famous mission centre at Urumpiray and in the early 1924, when he opened a new station for mass movement of conversion at Punnalaikadduvan.<sup>6</sup> A score of such incidents could be cited.

His other anxiety was to buy land to house the displaced, build chapels, pay Catechists, provide the converts with food, clothing and lodging. In embracing the faith some were motivated by socio-economic-educational emancipation, others by the prospects that Christianity offered, of throwing off the shackles of social bondage and still others perhaps found the situation suitable to cash on the missionary's generosity. A case in point to validate the last claim was one Thiruchelvam of Moolai. He confessed this intention of his. He had read up to Grade II only but was endowed by nature to shine as a poet on his own. Strange, the Grace of Baptism took so much of a hold on him that no inducement whatever could make him apostatize thereafter. In spite of many setbacks Gnanapragasar carried on.

### **2. Conversion versus high classes.**

It was no easy task to wean a people from the religious system spring from the soil and deeply rooted in the allegiance of millions enriched with a literature, venerable and vast observed in a minute daily ritual and hallowed by every form of art. In such cases conversions became particularly difficult when it is to a religion which to the popular mind was associated with alien culture. The Missionary's first task was to break down all such prejudices in the minds of the hearers. Then he has to approach through the very channels which have so long been familiar to them. Gnanapragasar was well aware of this and he prepared himself by a careful study of Hinduism and the manners and customs of the Hindus<sup>7</sup>. His tracts categorized controversial in all about 24 were aimed at Both Hindus and other Christian sects who were making inroads into catholic communities chiefly at Mahiapiddy and Udupitty.

## **III. By 1946.**

By this time he had reached the zenith of his missionary labours and had progressively consolidated his position. The old oppositions had smouldered into embers: some of the older mission stations had changed hands as annexes to settled parishes; the faith had taken firmer roots among the converts but he had not relaxed his missionary methods of conversion still. He was unable to move from station to station as of old with his luggages consisting of all kitchen accessories inclusive of grinding stone and mortar, his mass kit, a folding table, bedding, a small almyrah full of books necessary for the research he had programmed when out in the stations, firewood and all, stacked in a bullock cart. His health condition militated against his cycling and the whole mission was divided into two sectors apportioned to his assistants, usually two who were under training. These graduated in due course as fledg-lings of Gnanapragasar's calibre fired with his enthusiasm. Earlier it was a common sight to see the old missionary seated in the centre of the cart on a chair surrounded by all his luggage leisurely perusing a book the entire journey which sometimes distanced 10 — 15 miles and more. On one occasion there was a heavy down-pour of rain on his way to Thavalayathalai where a colony of Thurumbaras resided. On reaching this destination, where the congregation had been summoned by the ringing of the church bell, it was necessary for him to change into dry clothes. As none was available he looked around at the congregation and requested them for something to wear.

These poor, naturally offered him the best they had, a bridal saree. Gnanapragasar was fully draped in it. The people made their usual obeisance to their Periasamy and received his blessing in this bridal attire.

#### **IV. His concerns.**

##### **1. Training of assistants.**

In the midst of all his labours the training of his assistants remained his chief concern. To some it appeared severe to others exacting but to the indolent it was miserable and to the over zealous a bridle. The strong willed personality of the Guru sometimes clashed with the personality of the disciple of the same mould but the greatness of the man was manifest in the spirit of compromise he adopted, the deference and apology he displayed when wrong or misinformed. The weekly visits of the assistants to the centre at Tinnevely was to report to the head the task assigned, the mode of execution and the work accomplished. But already he would have been appraised by the catechist and the parishioners, regarding the type and the assessment of the apostolate the assistants were engaged in.

Monday was a day of shift from mission to mission and the route of the assistant was always via Tinnevely to and fro. Each station was usually visited twice, once in Lent for the conducting of retreat and the other during the time of the feast. Stay in some of the important centres like Malwatta, Urumpiray and Kopay South was of longer duration especially during the festive season. The programme was directed from the centre six months in advance. All sermons expected to be preached on these occasions whether for retreats or Sundays had to be written and forwarded to him for censorship. He made the necessary observations and relevant comments on paper and sent them back. He personally supervised the preaching of the assistants especially when he wanted to form his own judgment on the new recruits, often freshers from the houses of formation. Once he invited the writer at the outset of his career to preach the Novena of Grace at Francis Xavier's in March. His presence might make the nervous more excited. But the appearance of the venerable man docilely listening with bowed head was inspirational. At the end of the first sermon he politely remarked, 'Well Father, you speak'. Thereafter he initiated me to the study of Tamil and directed me towards the cultivation of taste for Tamil Literature by providing the necessary books on general reading, Tamil Grammar, and for basic principles on preaching, a book of 'Homiletics and Catechetics'.

During the feast his presence, particularly on the last day was an added glamour and in turbulent centres served as moderating influence in domestic and village feuds which he could not solve from his metropolis where people normally went with their disputes and problems. And once Periasamy had decided, it was Roma Locuta est. Some stations like Udupidy and Mahiapiddy and Navakiri were his reserves.

##### **2. Catechetics.**

Besides Sunday — Novena sermons and retreats, catechetics was an important item in the life of the Missionary. He gave specific instructions to his assistants to be on full duty in the evenings to catechise school children, adults, concubinarians and to settle marriages that were viable according to the Canons of the Church. As the Neo catholics were normally in a Hindu milieu of their own community, marriages were frequent where the bride or groom had to be instructed on the spot, baptised and married, leaving the Sacramental grace to operate (ex opere operato) post factum. This was the only avenue open for conversion work, as all other methods of mass movement were by the last years of his career virtually closed. The Catechumenate at Madhu begun with Fathers Maingot and Delpech was another project that brought in converts. A mass Baptism ceremony was usually organised on the last day with a lot of fan fare and trumpet for propaganda value.

##### **3. Dialogue sermons.**

In places of pilgrimages in the territory 'ad paganos' and at Madhu dialogue sermons were the highlights of the triduum prior to the feast. This special feature was followed during the retreat season as well. There was pomp and pageantry at the start with the singing of Kavis and beating

of tom-toms to attract as large a crowd as possible, chiefly non catholics who mingled with the converts out of curiosity. In this dialogue sermon one did the role of docile questioner and the other of a Catholic Guru. The success depended not so much on the matter placed before the listeners as on the manner of presenting it. The preachers required besides a through knowledge of the people, a perfect acquaintance with their fads and fancies, their superstitions and prejudices, their wit and humour their popular skirts and epigrams, in a word the missionary had to be stocked with an intimate understanding of the genius of the masses. Gnanapragasar was a past master in this art of exposition of Christian doctrine and his numerous pamphlets served as guides to refute Protestant objections and Hindu superstitions.<sup>8</sup>

#### **4. Nadagams and passion shows.**

He was certainly attuned to the masses in their cultural aspirations of Nadagam, Koothu and Passion show. Each feast normally ended with Koothu which in Jaffna attracts large crowds of people. This was an annual feature in places of pilgrimages that dot the pagan mission. The last one was at Mugamalai St. Philomena's where in 1946 he himself was personally present. The assistants did the collection usually at the climax of the play, after Periasamy had announced briefly the purpose for which it was made. At the Passion Show that was staged the very same year during Lent at Tinnevely, he uttered these memorable words. "One Passion Show makes more devotional impact than a thousand sermons and retreats."

#### **5. Devotion.**

The pivot of all his preaching and teaching was more understandable in a convert like Gnanapragasar than in the stock of those who were generations in it. 'I am not a full-fledged Catholic still' he used to say. Once there was an argument on the devotion to the Sacred Heart which he brushed off with his characteristic brusqueness. There is only one church dedicated to the Sacred Heart and that at Varani. Devotion to Our Lady was fully weighted as antidote to Protestant infiltration. There are many shrines in her honour. The Saints he cultivated were the popular ones of the day, who could catch the devotional imagination of both the catholics and the neo converts. They were more of pragmatic concern for him and of utility purpose for his apostolate. St. Theresa's at Sandilipay, St. Joseph's at Madduvil South, St. Philomena's at Mugamalai. St. Rita's at Navakiri, St. Anthony's at Manipay, St. Sebastian's at Kondavil are instances of a few. These and many other shrines were the rallying points where old Catholics of the neighbouring villages and even from distant places congregated in large numbers for the celebration of novenas and feasts so as to inspire a sense of security to the converts and impress the non catholics.

#### **6. Sacramental life.**

Unlike in consolidated parishes where sacramental life was a regular feature of Christian living, with the function of marrying and burying predominant, the life in the pagan mission was a tempo, only when the priest was in residence. The bare fulfilling of their annual obligation satisfied their spiritual needs. As the outposts were scattered far and wide and in different directions, excepting for marriages where Periasamy had to decide to perform them himself or commission the assistant closer station where the request is made, the occasional visit of the Catechist was availed of for the administration of Baptism in extremis and for reports of cases of extreme unction. But a call for that express purpose was either made at the centre or to one of the assistants close by as the proximity of the priest warranted. A case herewith speaks for some though not for normality.

It was a call from Punnalaikadduvan and the contact was at the head quarters where on that particular day an assistant happened to stay. As Periasamy was fully engaged the priest hurried with his extreme unction kit and cycled a marathon to the indicated spot. At the entrance on the top of a glyseria tree was a man chopping sticks for fencing. The priest inquired whether that particular house was that of the patient for whom the call was made and supposed to be in extremis. Without much ado he climbed down and politely requested the priest to delay a while till things were arranged inside, to accord him a fitting reception. Then he went in. In a couple of minutes, the wife came out to usher in the visitor. As the patient was covered with a vertie up to the neck, he was not recognizable. The ceremonies commenced. During the course, the priest to his utter amazement discovered his identity as the one he had accosted on the tree. To be doubly sure he inquired from him whether he wasn't

the very one. 'Yes' was the prompt reply. One can imagine the priest's dilemma whether to complete the ceremony or not. "You are all right, then why did you send for Extreme Unction?" "Well Father, I had an indisposition of the stomach and I thought that it might do me good" — So my S.O.S. to Periasamy".

\* \* \*

#### NOTES:

1 *Jaffna Ecclesiastical Directory*, 1877, p. 42.

2 *Catholicism in Jaffna. A brief Sketch of its History*, Colombo, Catholic Messenger Press, 1926, p. 19.

3 See *Ibidem*, p. 18.

4 *Jaffna Ecclesiastical Directory*, 1877, p. 37.

5 S. J. FERNANDO, *Brief Record of a Crowded Life*, p. 6.

6 *Op. cit.*, p. 7.

7 Edmund PEIERIS, *O.M.I., Gnanaprakasas, Missionary and Scholar*, in *Sr. Patrick's Annual*, Jaffna, 1949, p. 60.

8 *Op cit.*, p. 57.



# La formation oblate en Amérique du Sud

SUMMARY — The following is one of the opinions expressed in response to a questionnaire on the Oblate Formation in Latin America. The Oblates must remain optimistic about the possibility of obtaining vocations among the common people. The author explains how to promote them and the kind of formation necessary. It is imperative to act with confidence in the presence and action of the Spirit in Latin America.

## **Q. Croyez-vous dans la possibilité de vocations oblates ressortissant du petit peuple latino-américain?**

R. J'y crois très fermement. Ne pas y croire équivaldrait à ne pas croire que l'Esprit est à l'œuvre dans l'Église latino-américaine. De plus, je crois fermement que notre vocation oblate (évangéliser les pauvres dans une vie fraternelle consacrée) est valide pour des vocations boliviennes dans le moment présent. C'est précisément cet aspect missionnaire de notre vocation qui intéresse et attire davantage nos candidats actuels. Et je crois même qu'ils pourraient devenir des Missionnaires Oblats encore meilleurs que nous, à condition qu'on sache les orienter et les laisser adapter notre charisme *fondationnel* à leur situation concrète. Ça exige de notre part beaucoup de souplesse et d'ouverture, et surtout qu'on sache lire les signes des temps.

C'est plus: s'il est vrai que l'histoire du monde passe aujourd'hui par le Tiers-Monde, l'histoire de l'Église (et de la vie religieuse dans l'Église) passe par l'Amérique Latine; et moi, je ne pourrais me conformer au fait que le charisme oblat et la vie oblate n'aient aucun rôle à jouer dans cette histoire, ce qui serait admettre qu'évangéliser les pauvres" n'est plus valide ici et maintenant.

Je ne saurais me prononcer si nos futurs Oblats latino-américains devront être originaires de milieux populaires et pauvres, mais je peux affirmer qu'il faut être pauvre pour pouvoir évangéliser les pauvres. Nos candidats actuels proviennent en Bolivie presque tous de milieux populaires et humbles, où se trouvent nos Communautés Ecclésiales de base.

Je ne pourrais non plus souscrire que tous nos futurs Oblats boliviens devraient être prêtres. Le sacerdoce, c'est une fonction, un ministère, un service, qui peut être à la fois un service missionnaire; mais il y a beaucoup d'autres façons aujourd'hui d'être missionnaires des pauvres. Au temps du Fondateur, on ne pouvait concevoir la vocation missionnaire de quelqu'un indépendamment d'une vocation sacerdotale, sauf dans de rares exceptions; aujourd'hui, les temps ont changé et, en Bolivie, je conçois facilement justement le contraire. D'ailleurs, est-ce que la Congrégation doit nécessairement être identique en sa composition ministérielle ici et en Europe ou en Amérique du Nord? Est-ce qu'elle doit être identique dans les campagnes ou les mines de la Bolivie et dans ses villes? Je me permets d'en douter. Et, si elle devait être diversifiée ministériellement, ses membres n'en seraient pas pour autant moins Oblats.

## **Q. Avez-vous des suggestions au sujet de la façon comment obtenir des vocations oblates? Est-ce qu'il faut les chercher? Ou bien, faut-il simplement attendre qu'elles viennent à nous? Quoi faire? Comment et pourquoi?**

R. Je crois que la façon la plus efficace d'obtenir des vocations, peut-être même la seule qui puisse avoir du succès, c'est de vivre nous-mêmes pleinement notre vocation oblate dans notre Église locale et universelle. Si notre vocation et notre charisme sont valides ici aujourd'hui, et je crois qu'ils le sont, quand nous les vivrons le plus pleinement possible, de nombreuses vocations surgiront, parmi lesquelles il y en aura de missionnaires des pauvres comme Oblats. Je ne condamne pas les moyens "publicitaires", mais je les perçois d'une efficacité d'exception et d'occasion.

En disant qu'on doit vivre notre vocation dans notre Église locale et universelle, j'insiste sur deux aspects fondamentaux. D'abord, dans l'Église locale: il faut évangéliser les pauvres en communauté apostolique, c'est-à-dire les convertir au Christ, leur transmettre un amour inconditionnel

au Christ et au Christ manifesté dans les pauvres, leur procurant une atmosphère ou un milieu favorable et propice à cette expérience vitale; et ce milieu propice n'est autre que la Communauté Ecclésiale de Base, expression minimale, mais complète de l'Église; étant la Communauté de Base son expression complète, cette Église locale ne peut manquer des services essentiels (ministères) et elle aura donc aussi ses missionnaires et ses missionnaires oblats issus de son sein. Et en deuxième lieu, je spécifie: dans l'Église universelle. C'est-à-dire que nous ne sommes pas quelque chose à part, une Église à part, mais plutôt un service authentique à l'intérieur de l'Église. En conséquence, il faut nous munir sans retard de BEAUCOUP de flexibilité "constitutionnelle" et "réglementaire" afin de pouvoir permettre l'incarnation de la vocation oblata dans chaque milieu et dans chaque circonstance, même s'il s'agit d'un milieu dont le nombre de chrétiens est considéré négligeable. Avec ça, je ne veux pas nier les valeurs fondamentales qui nous inspirent comme religieux, missionnaires et oblats. Plutôt je les réaffirme avec plus de force. Mais on ne doit pas confondre l'essentiel avec l'accessoire et le contingent. L'uniformité n'est pas l'universalité. Et l'universalité et l'unité de la Congrégation se trouvent énormément enrichies par la particularité. Nous refermer sur des aspects secondaires équivaut à marcher droit vers un appauvrissement et, en fin de compte, vers une extinction graduelle. Confondre l'essentiel et le fondamental avec le particulier, c'est se désorienter et s'exaspérer. Abandonner l'essentiel, c'est se détruire. La solution consiste à croire dans l'Esprit qui nous a guidés dans le passé, qui nous guide dans le présent et qui ne cessera de nous guider dans l'avenir; et ensuite, avoir la vision suffisante pour reconnaître sa "mouvance" dans les signes des temps.

**Q. Comment devons-nous former nos candidats aujourd'hui? Quelle devrait être la ligne maîtresse de leur formation?**

**R.** Pour répondre à cette question, je dois considérer cinq chapitres qui me semblent primordiaux:

**I. Le milieu, c'est-à-dire la fraternité oblata.**

L'Oblat, c'est un incondicional de Dieu l'intérieur d'une vocation spécifique que nous pourrions décrire comme suit: un missionnaire-évangéliste des pauvres qui vit en communauté-fraternité une vie chrétienne radicalisée dont il a fait le projet unique de son existence.

Être chrétien, c'est fondamentalement avoir rencontré ou avoir fait l'expérience vivante de Dieu en Jésus-Christ, qui a fait irruption dans la vie de l'individu pour le sauver de son néant et en prendre possession par son Esprit qui guide et oriente toute sa vie "nouvelle". Être religieux, c'est, partant d'un appel intérieur, faire de cette expérience de Dieu en Jésus-Christ le projet de sa vie, afin de prendre davantage conscience de cette expérience de Dieu, de l'approfondir, de la perpétuer dans sa vie et de la communiquer et inculquer aux autres, surtout aux pauvres. Être Oblat, c'est être chrétien et religieux, mais en orientant toute sa vie et son action primordiallement vers cette portion préférée du Peuple de Dieu que sont les pauvres et cela jaillissant d'une fraternité apostolique. Il ne peut y avoir de formation oblata sérieuse sans qu'on ait créé autant que possible cette ambiance.

Cette ambiance de vie implique certains aspects ou éléments essentiels:

- la prière, tant privée et issue de l'activité comme communautaire et partagée;
- la fraternité, où tous les membres se connaissent et s'acceptent entre eux avec toutes leurs richesses, bien que différentes, et leurs limites, échangent un plan des relations primaires (s'ouvrant les uns aux autres sur ce qu'ils ont de plus personnel et vital) et non seulement en fonction d'une activité commune, et conçoivent la petite communauté comme leur base commune qui est une expression minuscule, mais complète, de l'Église, une ecclésiale.
- la consécration de vie, qui implique la consécration de la personne au Christ et par le Christ; c'est-à-dire que l'Oblat consacre sa personne et sa vie exclusivement au Christ, tant au Christ Jésus qui a vécu en Palestine il y a deux mille ans et qui vit dans chaque frère par son Esprit, comme au Christ inconnu, anonyme et inconscient qui se révèle dans le pauvre, l'abandonné, le souffrant, le désillusionné, le déshérité, et dans le pécheur. Cela implique un renoncement au monde

pour être au service du monde, puisque Dieu ne se réserve rien pour Lui-même, mais redonne tout à l'homme. Dans ce sens, la consécration, explicitée dans les vœux, n'est pas négativisante mais absolument positive et personnalisante; elle dépasse l'humain en ce qui regarde nos relations avec notre usage et dépendance vis-à-vis des biens matériels (pauvreté), avec notre liberté et notre action sur le monde (obéissance) et avec notre amour (chasteté); en même temps, elle devient une contestation et un questionnement ouvert en face de l'injustice et l'exploitation de l'homme par l'homme (pauvreté), en face des pouvoirs esclavisants du monde (obéissance) et en face de la déshumanisation et la commercialisation de l'amour-eros et du sexe (chasteté). A noter que dans la formation des candidats, il doit y avoir une graduation vers la consécration totale et définitive, graduation qui est normalement marquée par les étapes de la formation (aspirantat, postulat, noviciat, profession temporaire, profession perpétuelle).

— la mission, et cela en deux temps quoique simultanés: un service missionnaire en accord avec notre charisme oblat d'évangéliser les pauvres et en accord avec le charisme particulier de chacun des Oblats et des candidats; et un témoignage de vie, puisque notre vie se trouve à être par elle-même prédication et évangélisation.

On pourrait ajouter un cinquième chapitre sur les fruits: ce sont les fruits de l'Esprit que nous connaissons (*Gal* 5, 22), parmi lesquels ressort peut-être davantage la joie franche et simple, jaillie d'une vie comme la nôtre et signe évident de notre réalisation personnelle la plus complète.

Ce milieu, ou cette ambiance, me paraît indispensable pour la formation oblate. Et elle existe; elle s'acquiert peu à peu, dans la mesure de notre fidélité à l'Esprit en nous et dans les signes des temps.

## **2. L'accompagnement individuel et le respect des personnes.**

Pour une authentique formation oblate (comme pour toute formation d'hommes intérieurs et apostoliques), l'accompagnement individuel ou la direction spirituelle est absolument nécessaire. Mais dans cette orientation il faut se garder de chercher, consciemment ou non, que le candidat croisse "selon notre image et ressemblance", sachant que, étant l'image de Dieu, image riche et variée, inépuisable en une seule personne ou un seul modèle, il doit arriver à être LUI-MÊME, ce qui équivaut à être CE QUE DIEU VEUT QU'IL SOIT. C'est pour cela que le formateur doit avoir un respect sacré pour chaque personne, l'aidant seulement à découvrir en elle-même ce qu'il y a de positif, de beau, de noble et de grand, ce qui précisément fait d'elle l'image de Dieu, et l'aidant à se libérer de tout ce qui cache ou ternit cette image et ne la laisse pas émerger ou la freine dans sa croissance personnelle. Conséquemment, il faut de la part du formateur une ouverture inconditionnelle et illimitée au mystère inépuisable de chaque personne; et de la part du candidat, une grande confiance en ses formateurs, suscitée tout naturellement par le respect et l'amour sincère qu'il éprouve de leur part, étant eux-mêmes tout à fait simples, ouverts et cordiaux dans leurs relations avec le candidat. Comme résultat, on aura des Oblats encore inédits issus de nos pays d'Amérique Latine qui donneront à la Congrégation un nouvel enrichissement et à notre charisme et notre inspiration fondamentale une nouvelle expression. Et je le répète, si au contraire nous prétendons faire de nos candidats, consciemment ou non, des copies exactes de nous-mêmes, pour le moins nous nous limitons énormément et peut-être même que nous courons vite vers un échec total.

## **3. Les petits cours, sessions, retraites, conférences, etc.**

Il faut entendre ces programmes massifs en relation avec ce qui a été dit. Ils sont possibles en vue de la formation seulement dans la mesure où, en effet, il y a des convergences entre les personnes dans leur croissance humaine et spirituelle, puisque toutes sont l'image de Dieu. Sous ce titre, je veux me référer spécifiquement deux champs d'orientation: la croissance personnelle et la formation biblique.

En ce qui touche la croissance personnelle du jeune Oblat, on doit l'orienter sur trois axes distincts mais complémentaires:

- dans sa relation avec lui-même, connaissance et acceptation de soi jusqu'à parvenir à une solidité personnelle d'être, ce qui comprend plusieurs étapes que tôt ou tard il devra franchir:

- libération qui marque la fin de sa dépendance, grâce une prise de conscience de la force
- intérieure qui le rend capable d'exister par lui-même;
- prise de conscience de ses richesses d'être et adhésion celles-ci;
- liberté et autonomie qui le mènent une solidité intérieure telle qu'il puisse vivre avec les autres étant la fois libre et proche d'eux.
- dans ses relations avec les autres, croissance vers une maturité affective, ce qui aussi comprend des étapes marquées:
  - prise de conscience de l'amour profond au-delà. de l'a-mour sensible, ce qui lui permet de découvrir une nouvelle façon d'aimer;
  - équilibre affectif qui est réussi quand les forces de l'a-mour-tendresse surpassent et triomphent sur celles de l'amour sensible, générant ainsi une nouvelle polarisation de sa vie affective.
- dans sa relation avec Dieu, croissance vers la solidité spirituelle:
  - prise de conscience du Dieu intérieur (expérience de Dieu) qui le fait déboucher sur une relation consciente Lui et une vie en référence Lui;
  - inversion des pôles (polarisation de Dieu et non du moi) qui le lance un mode de vie où l'ensemble de son existence est vécu en fidélité à Dieu, qui se réduit à la fidélité au meilleur de lui-même, et où il y a une perméabilité progressive de Dieu dans sa personne en proportion avec la diminution des résistances de son moi;
  - docilité inconditionnelle à Dieu, ce qui rend totale la coïncidence entre lui-même (son moi profond) et au-delà de lui (Dieu).

Quant à la formation biblique, je dirai seulement qu'elle est fondamentale dans notre vie personnelle oblate et missionnaire, car elle nous permet entre autres choses de reconnaître certains types privilégiés de l'expérience de Dieu dans les grands hommes bibliques, et surtout en Jésus-Christ. Il s'agit d'une formation biblique "viventielle", collée à la vie personnelle de chacun en particulier et de toute la fraternité, et non pas d'une formation biblique académique ou d'école.

#### **4. L'expérience ou activité apostolique.**

Cet exercice de la mission doit partir d'un milieu concret et être poursuivi au cours de toute la formation. Il part aussi de ce que l'on est, et non pas de ce que l'on sait, c'est-à-dire des convictions et du témoignage personnel, et non pas des livres. Mieux vaut ce que l'on est, que ce que l'on fait, dit ou sait.

Donc, je conçois difficilement la formation dans un autre pays que celui du candidat; j'oserais même proposer que la formation première devrait se donner intégralement dans le propre milieu, la propre ville du candidat, et si possible dans sa propre Communauté Ecclésiale de Base. Cela suppose que la fraternité oblate se soit constituée comme le cœur d'une CEB qui fonctionne autour d'elle. Comment pourrait-on inculquer une formation spirituelle et apostolique solide en un milieu différent de celui où le futur Oblat la vivra? Comment pourrait-on recueillir un jeune chrétien authentique du milieu où il a découvert sa vocation missionnaire pour l'accompagner dans sa croissance et son mûrissement dans un autre milieu et ensuite le ramener à son milieu naturel? Est-ce que cela n'est pas lancer un défi à l'Esprit-Saint? Je me permets de questionner cela, sans condamner, ni même juger les efforts louables qui se font dans un autre sens et pour d'autres raisons, comme par exemple le caractère international de la Congrégation. Je pense qu'il vaut mieux se mettre bien d'accord partout sur ce qui est fondamental et essentiel et ensuite laisser faire la diversification qui dans le fond est un enrichissement pour tous, pourvu qu'il y ait une communication adéquate entre les Provinces et les divers milieux de la Congrégation. Évidemment, ce questionnement ne s'applique pas au cas de la formation permanente ou de la spécialisation.

## 5. La professionnalisation.

Ça vient par exprès en tout dernier lieu. Et je comprends sous ce titre toute préparation professionnelle de n'importe quelle branche du savoir, y inclue théologique (grand séminaire). Ce qui vient en premier, c'est la formation personnelle et spirituelle comme décrite à grands traits plus haut. Sans cette formation d'hommes spirituels et apostoliques, on n'aurait que des cymbales bruyantes, même si on faisait ou disait beaucoup de belles choses.

Mais, toute activité humaine exige des compétences spécifiques. Pour l'apostolat et la mission, il faut acquérir une connaissance et une pratique pastorales. Pour être catéchète, il faut connaître la catéchèse. Pour travailler dans un mouvement apostolique, il faut avoir les connaissances spécifiques de ce mouvement et de sa pratique. Pour être prêtre, il semble qu'il faut une formation théologique de base; mais, pour cela, on n'a pas besoin de bien des années d'études, et d'études académiques; car actuellement il y a de nombreux laïcs, religieux et religieuses qui, sans être prêtres, font l'équivalent du ministère sacerdotal (sauf l'Eucharistie et la Pénitence), et sans être passé par le séminaire... La formation professionnelle est nécessairement abrégée quand on connaît Dieu du dedans, car on le vit; la théologie alors est facilement absorbée, étant l'explication du vécu.

Avant de conclure ces considérations sur un programme de formation oblate, il faudrait mentionner la durée et les étapes (aspirantat, postulat, noviciat, profession temporaire et profession perpétuelle). Je me permets de répéter que, si on respecte les individus qu'on accompagne dans leur croissance, il ne peut y avoir de formation grégaire et, en conséquence, chaque étape n'aura pas pour tous la même durée ni commencera à la même âge. Un candidat devra faire un pas décisif comme le noviciat ou la profession quand, dans sa croissance personnelle, affective et spirituelle, il sera désireux d'abandonner tout à Dieu qui est devenu l'unique pôle d'attraction dans sa vie. En théorie, ça peut se produire à 20 ans, comme à 40, ou jamais. C'est pourquoi il n'est pas facile d'être formateur, et ce n'est pas le charisme de tout le monde. Et c'est pourquoi tout formateur devrait avoir la confiance de ses supérieurs, avec une certaine autonomie, quoique dans l'ordre normal et soumise aux décisions de l'Église en cette matière...

Note sur l'étape du noviciat: je considère cette étape comme très importante; si elle se fait dans le milieu "naturel" du candidat, il n'y a pas de difficulté à ce que le noviciat se prolonge jusqu'à deux ans ou plus si nécessaire, ou à ce qu'il s'interrompe et reprenne plus tard, selon les besoins particuliers de chaque candidat; car dans ce cas-là, il n'y a pas de presse pour passer à la professionnalisation ou au séminaire d'une part, et d'autre part ce n'est pas du temps perdu en termes de travail apostolique du candidat, puisque dans son milieu "naturel" il n'abandonne jamais ce travail.

**Q. Avez-vous des suggestions sur les préoccupations suivantes: incarnation dans la réalité locale, pro-vinciale, nationale et ecclésiale; pauvreté évangélique (comment passer de la théorie la vie) ; maturité affective; vraie vie fraternelle et vraie communauté apostolique; études nécessaires en philosophie, en sociologie, en psychologie, en moyens de communications?**

**R.** Quant à l'incarnation des candidats dans la réalité, j'ai déjà insisté sur l'importance de l'intégration constante des candidats dans une Communauté Ecclésiale de Base et sur l'importance de leur pratique de l'apostolat et du lieu de leur formation première dans leur milieu "naturel". Ce sont tous des points qui rendent bien réelle leur incarnation. À cela, il faudrait ajouter les lectures (journaux) et les échanges dans la fraternité, l'étude de certains travaux sociologiques et même certains sondages sociologiques réalisés par les candidats. L'intégration provinciale devrait se faire graduellement au moyen de visites d'autres Oblats à la fraternité et de stages des candidats à d'autres maisons de la Province.

Pour que l'on puisse passer de la théorie à la vie en matière de pauvreté évangélique, il faudrait que la fraternité de formation se soutienne économiquement par le travail de ses membres, soit en dehors, soit au dedans au moyen d'un petit atelier propre. Franchement, je n'y vois pas d'autres possibilités: pour être pauvre, il faut vivre comme les pauvres; la fraternité devrait vivre comme tout autre foyer des environs, sauf qu'elle rayonnerait un témoignage de joie, d'activité apostolique et de prière, aspects spécifiques de notre vocation oblate. Pour toute dépense extraordinaire (études académiques, voyages, maladie), il faudrait faire comme ces foyers ordinaires (bourses possibles,

emprunts, etc.) et ces dépenses-là devraient être préalablement approuvées par les membres de la fraternité.

Quant à la maturité affective, j'ai donné ci-avant certaines indications. Il me semble que tout cela est résolu quand on peut faire passer le candidat de l'amour sensible à l'amour profond qui polarisera toute sa vie. Pour cela, il ne faut pas se surprendre ni discarter les candidats qui, sans se désister de leur aspiration à devenir Oblats, ont certaines expériences amoureuses avec des jeunes filles. Ils doivent faire cette expérience afin de savoir si l'amour profond qui naît en eux prévaudra et l'emportera sur l'amour sensible et surtout si cet amour profond les comblera et les réalisera comme célibataires ou comme mariés. Cependant, après la première profession, il ne convient absolument pas qu'ils aient de ces expériences amoureuses; et s'ils en ont pendant leur noviciat, ils doivent solutionner leur affaire avant la profession, quitte à remettre à plus tard les promesses, même s'ils doivent interrompre un bout de temps leur noviciat. Mais, de telles expériences avant le noviciat sont simplement un signe de normalité dans les candidats.

En plus, cet aspect de la maturité affective ne peut se détacher complètement des autres axes de la maturation: la croissance psychologique qui aboutit à la solidité d'être dans leurs relations avec eux-mêmes et la croissance spirituelle qui mène à la solidité spirituelle dans leurs relations avec l'Absolu. Franchir une étape ou un seuil de la croissance sur un de ces trois axes aide nécessairement à la franchir sur les autres axes. À la base de cette croissance se trouvent le positif de l'être de chaque candidat, son sérieux devant sa propre croissance et son intérêt en elle.

Quant à la vie fraternelle et la communauté apostolique, j'y ai déjà répondu en répondant à la troisième question sur le milieu nécessaire à la formation (la fraternité oblate) et sur l'expérience ou activité apostolique. Les autres choses ne sont que des détails d'application qu'il faut voir sur place.

Sur les études nécessaires, j'ai aussi donné mes suggestions en parlant surtout de la professionnalisation à la fin de la troisième question. Cela dépend du charisme de chacun et des besoins concrets du milieu de travail. Cependant, dans la situation présente de l'évolution de l'Église (une Église nouvelle — renouvelée — qui surgit à côté de l'Église traditionnelle et massifiée, et qui devra exister encore longtemps avec celle-ci), il me semble qu'on n'a pas le droit d'empêcher un candidat d'aller au séminaire et de "devenir prêtre dans six ans". Mais, en même temps, il faut promouvoir l'ordination d'Oblats, et d'autres célibataires, qui ne sont pas passés par le séminaire et la théologie académique, mais qui ont une préparation spirituelle, religieuse et missionnaire solide et éprouvée.

**Q. Étant donné notre réalité continentale, comment dresser un candidat oblat pour qu'il soit un prophète libérateur?**

**R.** Avant tout, au moyen d'une vie incarnée dans le peuple au milieu des pauvres que nous accompagnons dans leur lutte tant pour le mieux comme pour le pire. Puis, en deuxième lieu, par des études spécialisées selon le charisme de chacun. Et surtout il ne faut pas oublier que la meilleure prédication libératrice qu'on puisse faire, c'est celle de notre style de vie, libre de toute entrave, et cette prédication se fait sans qu'on ait à ouvrir la bouche; ensuite seulement on devrait ouvrir la bouche si c'est encore nécessaire.

**Q. À votre avis, dans un programme de formation, doit-on travailler avec des plus jeunes (15-19 ans) ou avec des plus âgés (20 ans et plus) ?**

**R.** Il faut certainement faire un travail d'orientation des plus jeunes, comme par exemple, des réunions hebdomadaires, des visites et rencontres, des retraites, etc. Mais, pour admettre un candidat dans la fraternité comme postulant, il faut attendre un certain âge, autour de 19 ans comme minimum. L'important ici, ce n'est pas l'âge chronologique, mais l'âge réel. Et cet âge réel nécessaire à l'admission suppose une stabilité psychologique minimum et une certaine indépendance vis-à-vis du propre foyer. Si un jeune oscille sans cesse sans s'affermir et est constamment divisé intérieurement, il faut attendre. Cela ne veut pas dire que, quand il sera affermi, on n'aura plus jamais l'impression de régressions. Mais, ce ne seront que cela, une impression, ou tout au plus

des régressions passagères, car ce que Dieu a fait dans le cœur d'une personne, il l'a fait pour toujours et ça reste.

**Q. Avez-vous des suggestions sur la façon comment dépasser tout découragement ou toute déception ressentis à cause des programmes de formation qui par le passé n'ont pas donné les résultats attendus? Comment faire face à notre propre méfiance ou confusion?**

**R.** Je crois que la seule solution réside en l'acquisition d'une confiance inébranlable en la présence et l'œuvre de l'Esprit en notre Amérique Latine et la force de cette même confiance en notre charisme oblat. Si nous continuons à nous cramponner éperdument à des modes archaïques de formation parce qu'ils ont été bons et utiles dans le passé, nous fermons nos cœurs et nos esprits aux chemins nouveaux qui s'ouvrent devant nous pour l'avenir et nous empêchons que l'Église puisse avancer. D'autre part, si, sans sortir de l'orthodoxie et d'une saine prudence, nous nous aventurons dans des voies nouvelles qui nous sont suggérées par les signes des temps, nous ne risquons que ce que veut risquer l'Esprit et c'est Lui qui sera notre guide. C'est pourquoi, et je le répète, il faut réaffirmer en théorie et en pratique les valeurs essentielles de notre vie; et le reste, étant accessoire et secondaire, s'en suivra. Nous vivons une opportunité unique dans l'histoire de l'Église et nous n'avons pas le droit d'avoir peur de reconnaître l'œuvre de Dieu et de son Église et d'y collaborer corps et âme.

Personnellement, l'unique confusion dont je souffre, c'est celle de vivre des moments inédits qui parfois semblent risqués. Mais, vu que je ne les ai pas provoqués moi-même et qu'ils m'ont interpellé et poussé dans le dos, je ne puis que reconnaître là. l'œuvre de Dieu et cheminer en conséquence.

**Q. Quelles sont les raisons qui ont fait que ne sont plus viables les anciennes expériences de scolasti-cat ou noviciat international ici en Amérique Latine?**

**R.** Je l'ai suggéré ci-devant. En dépit du fait que j'ai fait trois ans de mon scolasticat Rome et quatre ans au scolasticat inter-américain de Santiago, je dois avouer que ce furent des modes traditionnels qui sortaient le jeune Oblat de son milieu. Étant partie intégrante d'une Église devenue monolithique et intouchable depuis des dizaines d'années, notre Institut s'y était adapté en conséquence. Mais, avec les secousses de ces derniers temps et avec le Concile Vatican II, ces formes devinrent vite périmées, inadéquates, vulnérables et en fin de compte intenables...

Maintenant, je le répète encore, il ne nous reste plus qu'à réaffirmer ce qui est essentiel, substantiel et fondamental, surtout étant une Congrégation internationale, et laisser exprimer librement les particularités régionales, nationales et locales, ce qui en fin de compte constituera pour la Congrégation un enrichissement inespéré. Et cela, sans diluer notre identité de missionnaires des pauvres puisque, notre charisme fondamental étant authentique (authentifié par l'Église et par l'histoire de l'Institut), il ne s'épuise pas dans une seule situation donnée, mais il s'adapte et s'enrichit dans toute situation nouvelle où se trouvent les pauvres dans le monde.

Louis JOLICOEUR, O.M.I. *Cochabamba, Bolivie*

## Etre enflammé d'un zèle ardent pour le salut des âmes

SUMMARY — Zeal is one of the interior dispositions animating the apostle of the Gospel. It must be remembered that the greek word from which the word zeal is derived, has several meanings in greek literature and Scripture. All are directly related to charity.

Bishop de Mazenod wanted zealous, unselfish and virtuous priests and the various expressions he uses are very strong. The Oblates must constantly renew themselves in the spirit of their vocation; the cross of Jesus is at the center of their mission; their zeal must be enlightened, realistic and optimistic because it is based on faith.

This zeal which extends to the whole world is sustained and nourished by the community and fraternal charity and exercised within the Church.

Une des attitudes intérieures qui animent l'apôtre de l'Évangile est le zèle. Mais celui-ci, dans une société qui met en relief le respect des opinions, du cheminement des personnes, de leur conditionnement psychologique et culturel, est souvent vu avec méfiance. Les hommes d'aujourd'hui sont souvent confrontés à des radicalismes variés de droite ou de gauche, à des idéologies qui se réclament des extrêmes et dont les promoteurs sont souvent plus zélotes que zélés. L'empressement dont ils témoignent n'est pas de bon aloi<sup>1</sup> et le sectarisme qu'ils engendrent est source de discordes, de rivalités et de dissensions<sup>2</sup>. Cette attitude est aux antipodes du zèle véritable qui trouve son dynamisme dans l'amour et qui vise à produire le fruit de l'Esprit: joie, paix, patience, bonté, etc<sup>3</sup>.

Qu'est-ce donc que le zèle? Les quelques réflexions qui suivent veulent en définir les contours à partir de certaines données bibliques et théologiques de même qu'à partir du projet de texte révisé des Constitutions et Règles préparé par la Commission de révision sur lequel les capitulants du Chapitre Général 1980 auront à se prononcer.

### **I. Le terme "zèlos", que l'on traduit généralement par "zèle", a plusieurs sens dans la littérature grecque et les textes inspirés.**

Il faut référer le mot ou à son contexte ou au génitif qui l'accompagne pour en connaître la signification précise. Le terme est parfois en relation avec violence, emportement, insolence (hybris) ou encore avec discorde, dispute (eris) ou jalousie, envie (phthonos). Mais "zèlos" peut aussi désigner ce pouvoir qu'a un individu de s'engager avec ardeur en faveur d'une personne ou d'une cause. On peut donc parler d'un zèle qui soit louable mais aussi d'une zèle répréhensible<sup>4</sup>.

Dans l'ancien estament, la LXX utilise ordinairement le terme "zèlos" pour traduire "qinah". Ce terme indique une disposition de l'esprit: "Jalousie (zèlos) et colère (thumos) font les jours moins nombreux<sup>5</sup>; pour tout homme, de grands tracassons ont été créés: "ce n'est que fureur (thumos), jalousie (zèlos), trouble et agitation", etc<sup>6</sup>. Le livre des Proverbes<sup>7</sup>, nous dit que personne ne peut tenir devant la jalousie (zèlos). Par contre les psaumes utilisent le mot d'une façon beaucoup plus positive: "Le zèle pour ta maison m'a dévoré<sup>8</sup>" ou encore "mon zèle m'a consumé quand mes adversaires oublièrent tes paroles<sup>9</sup>". Il existe un zèle passionné pour Dieu, le désir de maintenir son honneur au milieu des actes impies des hommes. Dans pratiquement la moitié des cas, "zèlos" est employé pour désigner une intensité particulière de l'action divine soit en vue du salut des hommes ou des nations, soit en vue de leur perte. Le terme est souvent accolé à ceux de colère (orgè)<sup>10</sup>, d'envie (thumos)<sup>11</sup>. Le zèle de Dieu est une force qui consume, d'où les expressions: feu de sa jalousie<sup>12</sup>; la jalousie qui brûle comme un feu<sup>13</sup>. Cette jalousie intervient parfois en faveur du salut<sup>14</sup>. Il est le Seigneur de l'histoire<sup>15</sup>. (Il ne veut pas que l'homme connaisse d'autres dieux que lui).

Dans le Nouveau Testament, les Actes mentionnent le zèle des Juifs à s'opposer à la proclamation du message chrétien<sup>16</sup>. Ils "ont du zèle pour Dieu, dit Paul, mais c'est un zèle mal éclairé<sup>17</sup>". Il reconnaît qu'il était lui-même zélé, persécuteur de l'Église<sup>18</sup>. Mais une fois converti, son zèle est pour le Christ. "J'éprouve, à votre égard, dit-il aux Corinthiens, autant de jalousie que Dieu.



Je vous ai fiancées à un époux ultime, pour vous présenter au Christ, comme une vierge pure<sup>19</sup>. Son zèle pour le nouveau peuple de Dieu le pousse à protéger celui-ci de tout idole. Le Christ lui-même, dit-il à Tite, nous a purifiés pour que nous soyons un peuple qui lui appartienne, plein d'ardeur (zèle) pour les belles œuvres<sup>20</sup>. Ce zèle doit être développé pour obtenir les charismes en vue de l'édification de la communauté<sup>21</sup>.

Il y a dans le zèle l'idée de course (courir, trechô). L'apôtre demande aux Thessaloniens de prier pour lui, afin que la parole du Seigneur poursuive sa course<sup>22</sup>. La vie chrétienne elle-même est considérée comme une course; pour s'assurer la victoire, le chrétien doit être prêt aux plus grands sacrifices. "Ne savez-vous pas que les coureurs dans le stade, courent tous mais qu'un seul gagne le prix? Courez donc de manière à le remporter. Tous les athlètes s'imposent une ascèse rigoureuse; eux, c'est pour une couronne périssable, nous pour une couronne impérissable<sup>23</sup>". Le zèle pousse l'apôtre Paul à tout abandonner ce qui pourrait s'opposer à celui qu'il aime et à sa cause: "Toutes ces choses qui étaient pour moi des gains, dit-il aux *Philippiens*, je les ai considérées comme une perte à cause du Christ. Mais oui, je considère que tout est perte en regard de ce bien suprême qu'est la connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur. A cause de lui, j'ai tout perdu et je considère tout cela comme ordures afin de gagner le Christ et d'être trouvé en lui [...]. Il s'agit de le connaître, lui, et la puissance de sa résurrection et la communion à ses souffrances, de devenir semblable à lui dans la mort, afin de parvenir s'il est possible, à la résurrection d'entre les morts. Non que j'aie déjà obtenu tout cela ou que je sois devenu parfait; mais je m'élanche pour tâcher de le saisir parce que j'ai été saisi moi-même par Jésus-Christ. Frères, je n'estime pas l'avoir déjà saisi. Mon seul souci: oubliant le chemin parcouru et tout tendu en avant, je m'élanche vers le but, en vue du prix attaché à l'appel d'en haut que Dieu nous adresse en Jésus-Christ<sup>24</sup>".

Le zèle comporte également l'idée d'empressement, de sollicitude, de diligence, d'engagement. C'est ce que traduisent les termes *spouclê* (hâte, empressement) et *prothumia* (ardeur, élan). C'est avec hâte (*meta spoudês*) que Marie se rendit chez sa cousine Élisabeth<sup>25</sup>; celui qui préside doit le faire avec zèle (en *spouclê*), i.e. avec diligence<sup>26</sup>; c'est d'un zèle sans nonchalance et d'un es-pirit fervent qu'il faut servir le Seigneur<sup>27</sup>.

Le zèle est la preuve de l'authenticité de la charité<sup>28</sup>, il est avec la foi, l'éloquence, la science parmi les dons reçus<sup>29</sup>. Le zèle que Dieu a mis au cœur de Tite est l'objet de la louange de Paul<sup>30</sup>.

## **II. Ces quelques références bibliques montrent que le zèle est relié directement à l'amour.**

Il vient de l'intensité de cet amour<sup>31</sup>. Il en est un effet<sup>32</sup>. Comme le disait saint François de Sales, le zèle, c'est "l'amour qui est en ardeur<sup>33</sup>". Un grand amour produit nécessairement un grand zèle; un amour ambigu produira un zèle ambigu. Le lien entre amour et zèle est si étroit que parfois par métonymie, nous appelons l'amour lui-même "zèle", désignant ainsi la cause par son effet.

Le zèle, étant ainsi intimement lié à l'amour il n'est guère surprenant que certains orateurs et écrivains en aient fait une des plus hautes vertus.

Il n'est rien de plus sublime, dit Bourdaloue, ni même de plus héroïque, dans l'ordre des vertus chrétiennes, que le zèle du salut, de la perfection du prochain. Car ce zèle [...] est une expression de l'amour divin; c'est ce qui a fait le caractère des hommes apostoliques; c'est le don qu'ont eu les prophètes et l'esprit qui anime les prédicateurs de l'Évangile; enfin, c'est dans cette vie le couronnement et la consommation de la sainteté<sup>34</sup>.

"Il faut, écrit S.S. Paul VI, que notre zèle évangéliste jaillisse d'une véritable sainteté de vie alimentée par la prière et surtout par l'amour de l'Eucharistie<sup>35</sup>". Le fruit de l'union à Dieu est précisément ce feu de l'amour qui nous pousse à la communion et avec Dieu et avec les hommes à l'exemple du Fils incarné lui-même. La vraie vie intérieure ne nous livre pas seulement qu'à Dieu; elle nous livre au prochain. Quand on aime véritablement Dieu et qu'on aime à la façon de Dieu, on veut ce qu'il a voulu, le salut des hommes. La vraie vie intérieure est source de zèle; elle embrase

l'âme pour les intérêts du Seigneur, pour que sa volonté soit faite en tous, pour que tous arrivent à s'épanouir totalement en Dieu. "J'ai au cœur, écrivait Paul aux

Romains, une grande tristesse et une douleur incessante. Oui, je souhaiterais être anathème, être moi-même séparé du Christ pour mes frères, ceux de ma race<sup>36</sup>"; "le vœu de mon cœur et ma prière à Dieu pour eux, c'est qu'ils parviennent au salut<sup>37</sup>".

### **III. Mgr de Mazenod voulait des "prêtres zélés, désintéressés, solidement vertueux<sup>38</sup>".**

Ses expressions sont fortes:

Celui qui voudra être des nôtres devra brûler du désir de sa propre perfection, être enflammé d'amour pour N.S.J.-C. et son Église, d'un zèle ardent pour le salut des âmes. Il devra dégager son cœur de toute affection dérégulée aux choses de la terre et de l'attachement immodéré à ses parents et au lieu de sa naissance; n'avoir aucun désir de lucre, regarder plutôt les richesses comme de la boue afin de ne chercher d'autre que Jésus-Christ; ayant le désir de se consacrer au seul service de Dieu et de l'Église soit dans les missions soit dans les autres ministères de la Congrégation<sup>39</sup>.

Ce texte du Fondateur met un lien étroit entre l'amour et le zèle. C'est l'amour pour Jésus-Christ et son Église qui est à la source du zèle pour le salut des âmes. Cet amour est un don de l'Esprit.

Pour affermir leur zèle, il leur a envoyé son Esprit. Ce même Esprit forme le Christ en ceux qui s'engagent sur les traces des Apôtres. Dès lors s'ils saisissent en profondeur le mystère du Sauveur et de son Église, il les pousse à se vouer à l'évangélisation des pauvres<sup>40</sup>.

a) *Pour que ce zèle perdure et se développe, les Oblats doivent "se renouveler sans cesse dans l'esprit de leur vocation, vivre dans un état habituel d'abnégation et dans une volonté constante d'arriver à la perfection<sup>41</sup>".* "Leur zèle apostolique est soutenu par le don sans réserve de leur oblation, une oblation sans cesse renouvelée dans les exigences de leur mission<sup>42</sup>". Les Oblats sont d'authentiques apôtres en autant que dans leur oblation et leur esprit d'abnégation, ils sont configurés au Christ. "Mis part pour annoncer l'Évangile de Dieu<sup>43</sup> les Oblats abandonnent tout la suite de Jésus-Christ. Pour être ses coopérateurs, ils se doivent de le connaître plus intimement, de s'identifier lui, de le laisser vivre en eux. S'efforçant de le reproduire dans leur vie, ils se veulent obéissants au Père, même jusqu'à la mort, et se mettent au service du peuple de Dieu avec un amour désintéressé<sup>44</sup>".

b) *La croix de Jésus est donc au cœur de la mission des Oblats<sup>45</sup>.* Ce qu'ils prêchent, "c'est Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié<sup>46</sup>", mais aussi sa puissance libératrice et le monde nouveau, né de sa résurrection<sup>47</sup>. Leur vie n'échappera pas au mystère de la souffrance. Elle sera même menée à la perfection par celle-ci<sup>48</sup>. "Si le grain de blé qui tombe en terre ne meurt pas, il reste seul; si au contraire il meurt, il porte du fruit en abondance<sup>49</sup>". L'incompréhension, les mauvaises interprétations, la fatigue, l'insécurité, les persécutions subtiles ou ouvertes font souvent partie de ce mystère de la souffrance et exigent une mort soi-même. Mais indépendamment des réalités précitées, c'est dans leur incarnation même chez un groupe ou un peuple que les oblats trouveront les traits de leur ascèse. Pour s'insérer humblement et fraternellement au sein d'une communauté, pour collaborer son cheminement vers Dieu et non la conquérir eux-mêmes, pour se faire "très proches des gens avec lesquels ils travaillent", pour demeurer "sans cesse attentifs leurs aspirations et aux valeurs qu'ils portent en eux"<sup>50</sup>, pour aider "les laïcs reconnaître et développer leurs propres talents et charismes<sup>51</sup>, pour utiliser, selon la tradition oblate, "un langage simple et direct" adapté leur auditoire et facilement compris de lui<sup>52</sup>, ils doivent vivre la "kénose" du Christ, descendre de l'escabeau de leur "avoir", se dépouiller d'une multitude d'habitudes, de jugements tout faits, de réactions de sensibilité", bref, "de toute une mentalité<sup>53</sup>". Ce qui est difficile, ce n'est pas tellement de quitter son milieu géographique pour se diriger vers une terre lointaine mais bien, au pays ou à l'étranger, quitter son milieu psychologique pour s'insérer dans un milieu nouveau, "entendre de façon nouvelle l'Évangile", accepter de "se laisser enrichir par la culture et la tradition religieuses des gens", bref, tout en évangélisant, se laisser aussi "évangéliser par eux"<sup>54</sup>. Celui qui n'a pas ressenti profondément les exigences d'une telle incarnation ne l'a vraisemblablement jamais vécue.

Le Christ a voulu réaliser sa mission par la voie de l'incarnation. Ce n'est pas de loin qu'il a sauvé les hommes. Au contraire, pour leur donner la vie, il a pris leur vie; pour prêcher la Bonne Nouvelle, il a parlé leur langue; pour les racheter de la loi, il s'est fait sujet de la loi<sup>55</sup>; en mourant, il les a libérés de la mort; en ressuscitant, il leur a communiqué la vie; il s'est fait en tout semblable à eux à l'exception du péché<sup>56</sup>. Le Christ est missionnaire par son incarnation.

On ne saurait imaginer une démarche plus adaptée aux hommes qu'il veut sauver. Elle est l'antipode du paternalisme qui offrirait le salut par une espèce de condescendance humiliante et méprisante que l'homme n'accepterait qu'en se sentant diminué. Le Christ ne nous a pas "regardés de haut" et ses bienfaits n'ont pas été parachutés à distance. Respectant, au contraire, d'une façon intégrale notre dignité l'homme, il s'est fait l'un de nous et a vécu avec nous. C'est le péché qu'il condamnait, non l'univers de sa création, encore moins l'homme qu'il avait fait à son image et à sa ressemblance<sup>57</sup>. Ni notre planète, ni notre nature humaine n'ont été considérées comme indignes de sa présence. Nos souffrances mêmes ont été partagées.

Cette adaptation parfaite du Christ à ses frères, sa compréhension dans l'amour, l'union qu'il formait avec eux, ne l'empêchèrent pas de demeurer parfaitement fidèle au Père qui l'envoyait et au message qu'il devait donner. Le succès même de sa mission dépendait de cette fidélité: "Je suis descendu du ciel pour faire non pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé<sup>58</sup>". "Toutes les promesses de Dieu, écrit saint Paul, ont trouvé leur Oui dans sa personne<sup>59</sup>". Que les Oblats, à l'exemple de leur Maître "ne craignent pas de présenter clairement les exigences de l'Évangile et qu'ils aient l'audace d'ouvrir des voies nouvelles afin que le message du salut rejoigne tous les hommes<sup>60</sup>".

c) *Le zèle des Oblats doit être éclairé et réaliste.* Plusieurs problèmes d'aujourd'hui dénotent plus une crise de croissance qu'une faillite du passé. Si certaines difficultés se posent en raison des limites et des faiblesses du passé, d'autres, par contre, indiquent clairement des succès. Les tensions qu'elles provoquent sont souvent signe d'une évolution fort positive à laquelle l'Église elle-même a grandement contribué. L'Oblat ne doit donc pas perdre, sous prétexte d'adaptation, son jugement critique et sa capacité de distinguer les points forts et les points faibles d'une situation. Un discernement s'impose. Quelles sont les valeurs permanentes à conserver? Comment harmoniser celles-ci avec les découvertes récentes? Que retenir de ce que nous avons? Quoi accepter de ce qu'on nous propose? Le mal de telle situation révèle-t-il un problème de structures ou de personnes? Où est la voie de l'Esprit? Où est la voie de l'ambition humaine? Comment en arriver à faire un juste discernement? Il n'est pas facile de tracer les limites exactes entre ce qui est adaptation réelle et légitime aux exigences du temps et ce qui est "mondanisation" de l'Évangile ou sécularisation du christianisme lui-même. Un réel discernement se fera par l'écoute du Père pour accomplir sa volonté<sup>61</sup>, par la recherche de cette volonté comme personne et comme groupe<sup>62</sup>, par une grande fidélité à notre vocation oblate "dans nos entreprises missionnaires et dans l'acceptation des tâches pastorales offertes par le Saint-Siège ou les évêques" de même que dans l'établissement, pour chaque Province, de ses priorités et le choix des ministères à remplir dans son territoire". Enfin, ce même souci de fidélité "servira de critère dans l'évaluation périodique de nos engagements apostoliques<sup>63</sup>". "Tout essai de nouvelles formes de vie communautaire, suggérées par des appels missionnaires nouveaux, commencera dans le dialogue et s'accompagnera d'un système souple de révision aux niveaux local et provincial<sup>64</sup>". Ceux qui sont chargés de l'exercice du gouvernement doivent eux-mêmes "rendre des comptes à la communauté" qu'ils servent ainsi "qu'aux autorités supérieures". Ainsi leur "administration est soumise périodiquement à ce double contrôle<sup>65</sup>". Enfin "les voix prophétiques ne doivent pas être étouffées dans aucun ministère. Lorsqu'elles s'élèvent, elles seront entendues, soumises au discernement et encouragées<sup>66</sup>". Le discernement ne peut donc s'opérer qu'au prix d'une grande sincérité dans la recherche individuelle et communautaire de la volonté de Dieu qui s'exprime par des voies variées (autorités, groupes, événements, etc.), dans la prière humble et constante, dans l'évaluation périodique des expériences réussies ou manquées. Les Oblats ont constamment à s'adapter à des situations nouvelles et parfois très complexes. Le terrain sur lequel ils s'engagent est sans cesse en voie de transformation et les décisions qu'ils prennent sont constamment à préciser et à vérifier pour savoir si, tout en s'adaptant aux contours des événements, elles gardent dans leur orientation la rectitude de l'Esprit du Christ.

d) Le zèle des Oblats doit être optimiste parce que solidement ancré dans la foi. Que de fois n'entendons-nous pas des formules qui traduisent un certain pessimisme pour ne pas dire un certain défaitisme. V.g. Ce n'est pas encore comme dans tel pays. Nous avons encore 20% de pratiquants. Quand les choses reviendront-elles comme autrefois? Regarder avec nostalgie une époque passée et en faire la norme à partir de laquelle tout doit être évalué risque de nous cacher les signes positifs de l'œuvre de l'Esprit dans le monde d'aujourd'hui". Au temps de Paul, l'Évangile était fort contesté puisque les deux groupes qui consti-tuaient le monde de son temps, les premiers, les Juifs, considéraient le message de la croix comme scandale et les seconds, les Gentils, le considéraient comme folie<sup>67</sup>. Personne n'en voulait et c'est pourtant ce message qui a conquis le monde et qui con-tinuera de le conquérir.

Notre optimisme ne doit pas être fondé d'abord sur des ré-sultats évaluables en chiffres mais sur une triple certitude que nous signale le Père Yves Raguin:

- a) "la certitude d'avoir donné sa foi au Christ et de ne s'être pas trompé en le faisant";
- b) "la certitude que l'homme est capable de s'ouvrir à la grâce de Dieu et de la recevoir";
- c) "la certitude que la puissance active de l'apostolat est non dans le charme de la parole humaine mais dans la puissance active et victorieuse de la parole de Dieu<sup>68</sup>".

Les Oblats, disent les Constitutions et Règles, "mettront leur joie dans leurs faiblesses, dans les outrages, les persécutions et les angoisses endurées pour le Christ (cf. 2 Co 12, 10)<sup>69</sup>". "Humbles devant leurs insuffisances, mais confiants dans la puissance de Dieu, ils s'efforceront de conduire tous les hommes, spécialement les pauvres, la pleine conscience de leur dignité d'êtres humains et de fils et filles de Dieu<sup>70</sup>". "Dans la Vierge attentive recevoir le Christ pour le donner au monde dont il est l'espérance, les Oblats reconnaissent le modèle de la foi de l'Église et de leur propre foi. Ils la regarderont toujours comme leur Mère. C'est dans une grande intimité avec elle, Mère de miséricorde, qu'ils vi-vront leurs souffrances et leurs joies de missionnaires<sup>71</sup>". "Hom-mes de foi, les Oblats espèrent en Dieu; hommes d'espérance, ils s'engagent à être au cœur du monde le levain des Béatitudes<sup>72</sup>". "Fils de pèlerins, ils font route avec Jésus dans la foi et l'espérance<sup>73</sup>".

A l'exemple des anciens témoins dans la foi, les Oblats doivent marcher comme s'ils voyaient l'invisible et dépasser les attitudes purement humaines, "celle du satisfait qui croit obtenir le résultat par ses propres forces, celle de l'aigri qui désespère d'obtenir le succès parce que ses forces sont insuffisantes". Il nous faut entrer "dans la seule attitude d'une âme vraiment filiale, qui est celle de l'espérance<sup>75</sup>". La tâche à accomplir est immense et certains seraient portés à signer ces paroles de Thomas More: "Il y a dans la république utopienne bien des choses que je souhaiterais voir dans nos cités. Je le souhaite plutôt que je ne l'espère". Le véritable apôtre, au contraire, rempli de confiance en l'Esprit-Saint, doit plutôt dire: "Je le souhaite parce que je l'espère et je peux l'espérer parce que je sais celui en qui j'ai mis ma confiance<sup>76</sup>". L'optimisme, en ce sens, est un fruit de l'Esprit. Il permet à l'apôtre de travailler dans la joie, avec ardeur et avec intérêt. "Notre époque, écrit S.S. Paul VI, connaît [...] de nombreux obstacles (à l'évangélisation), parmi lesquels nous nous contenterons de mentionner le manque de ferveur. Il est d'autant plus grave qu'il vient du dedans; il se manifeste dans la fatigue et le désenchantement, la routine et le désintérêt et surtout le manque de joie et d'espérance. Nous exhortons donc tous ceux qui ont à quelque titre et à quelque échelon la tâche d'évangéliser à alimenter en eux la ferveur de l'esprit<sup>77</sup>".

e) *Les Oblats, pour soutenir et alimenter leur zèle apostolique, peuvent compter sur leurs communautés et la charité fraternelle qui y règne.* C'est là le testament du Fondateur: "Pratiquez bien parmi vous la charité, la charité, la charité, et au dehors, le zèle pour le salut des âmes". Grâce à cette vie communautaire marquée par la communion d'esprit et de cœur, les Oblats témoignent que c'est Jésus qui "vit au milieu d'eux et fait leur unité pour les envoyer annoncer son Royaume<sup>78</sup>". "Nos communautés sont un signe que, dans le Christ, Dieu est tout pour nous<sup>79</sup>". L'Oblat doit donc prendre conscience que son zèle ne doit pas s'exercer seulement à l'extérieur, mais aussi à l'intérieur, au milieu des siens où il trouve l'occasion de vivre et d'exprimer sa foi, sa charité, son espérance. Il lui appartient de se faire proche de tous et de chacun, de vivre dans la solidarité et de se sentir responsable avec les autres de la bonne marche du groupe. La communauté ne lui est pas d'abord donnée comme un bien de consommation mais comme un projet à construire ensemble et à

développer, projet qui fait appel à son zèle et au meilleur de lui-même. "Dans le partage mutuel de ce que nous sommes et de ce que nous avons, nous trouverons accueil et soutien fraternel. Chacun mettra au service de tous ses dons d'amitié et les talents reçus de Dieu. Un tel partage contribuera à intensifier notre vie spirituelle, notre développement intellectuel et notre activité apostolique<sup>80</sup>". Celui qui ne saisit pas le caractère exigeant de cette vie communautaire, celui pour qui la communauté n'est qu'un lieu de repos dans la passivité, celui pour qui le prochain n'est qu'à l'extérieur, ne contribue pas à faire de la communauté "une cellule vivante de l'Église" où tous "s'efforcent de conduire à son plein épanouissement la grâce de leur baptême<sup>81</sup>".

f) *Le zèle des Oblats doit être à la dimension du monde* mais orienté surtout "vers les plus abandonnés" en qui se poursuit la passion du Christ<sup>82</sup>. C'est à l'évangélisation des pauvres qu'ils doivent principalement se consacrer<sup>83</sup>. Le premier service de la Congrégation dans l'Église "est de faire connaître le Christ aux plus délaissés". Ce sont "les pauvres aux multiples visages" qui ont sa préférence<sup>84</sup>. Ils entendent et font entendre leur clameur<sup>85</sup>.

L'expression "pauvre aux multiples visages" indique que la population cible qui aura notre préférence constitue des groupes variés. Pouvons-nous les identifier à partir du texte révisé?

Il y a d'abord les peuples qui n'ont pas encore reçu la Bonne Nouvelle<sup>86</sup>. Mais il y a aussi, là où l'Église est déjà implantée, les groupes que celle-ci atteint le moins<sup>87</sup>. Les Oblats sont mis à part pour annoncer l'Évangile de Dieu<sup>88</sup>, ils doivent mettre tout en œuvre pour éveiller ou réveiller la foi de ceux vers qui ils sont envoyés et leur faire découvrir "qui est le Christ<sup>89</sup>". Il y a chez ceux qui ont à découvrir ou à redécouvrir le Christ des personnes matériellement riches et d'autres matériellement pauvres. C'est à ces derniers surtout que nous sommes envoyés. "Confiants dans la puissance de Dieu, ils s'efforceront de conduire tous les hommes, spécialement les pauvres, à la pleine conscience de leur dignité d'êtres humains et de fils et filles de Dieu<sup>90</sup>". C'est sûrement à cette catégorie que s'adresse l'article 10 des Const. en parlant de la clameur des pauvres. L'expression est biblique et désigne les économiquement faibles, les opprimés, les petites gens, les sans défense<sup>91</sup>. Aussi devons-nous "collaborer à la promotion de leurs droits", "dénoncer les structures sociales injustes qui sont une cause d'oppression et de pauvreté<sup>92</sup>".

Les articles sur la pauvreté volontairement acceptée vont dans le même sens. "Ce choix nous permet de vivre en communion avec le Christ et ses pauvres; il conteste ainsi les excès du pouvoir et de la richesse et proclame à tous la venue d'un monde nouveau, libéré de l'égoïsme et ouvert au partage. Faibles, parfois, en face des exigences de notre mission, et démunis devant les besoins sociaux à combler, nous sommes alors unis de cœur avec les faibles et les démunis, avec tous ceux qui ne peuvent mettre qu'en Dieu leur espoir<sup>93</sup>".

Les pauvres aux multiples visages qui ont notre préférence, ce sont "ceux dont la condition réclame à grands cris une espérance et un salut que seul le Christ peut apporter pleinement<sup>94</sup>". C'est au Christ que nous désirons les conduire et ce but doit être présent. chez tous, indépendamment du niveau où nous travaillons et des résultats inhérents aux genres d'activités que nous posons. "Aucun ministère ne nous est étranger, la condition que nous ne perdions jamais de vue la fin première de la Congrégation: l'évangélisation des pauvres<sup>95</sup>".

g) *Le zèle des Oblats se situe dans l'Église*. Missionnaires de celle-ci, le premier service qu'ils lui rendent "est de faire connaître le Christ aux plus délaissés<sup>96</sup>". Dans cette noble mission, les Oblats ne sont pas des francs-tireurs. Ce ne sont pas leurs idées personnelles ou leurs propres personnes qu'ils proclament<sup>97</sup>; leur action n'est pas "un acte individuel et isolé" mais un acte "profondément ecclésial". Ils évangélisent "au nom de l'Église qui le fait elle-même en vertu d'un mandat du Seigneur". Ils ne sont pas les maîtres absolus de leur action évangélisatrice "avec un pouvoir discrétionnaire, pour l'accomplir suivant des critères et perspectives individualistes". Ils doivent, au contraire, évangéliser en communion avec l'Église et ses Pasteurs<sup>98</sup>, saisir "toute occasion de faire connaître l'urgence des besoins de [cette] Église et du monde, et la manière dont la Congrégation tâche d'y faire face<sup>99</sup>". Les critiques acerbes contre l'Église et la hiérarchie, l'impatience de-avant la lenteur de la venue des résultats, la nervosité et l'agitation pour provoquer des changements, l'inquiétude et la tension, traduisent parfois un zèle mal éclairé, un désir conscient ou inconscient de faire avancer son petit royaume au lieu de promouvoir, selon les voies de l'Esprit, le Royaume de Dieu.

Évangéliser a toujours été une tâche difficile. Ceux qui y sont appelés sont en quelque sorte "les éclaireurs du Peuple de Dieu dans sa marche travers l'histoire"<sup>100</sup>. Leur activité se situe en première ligne. Ils font œuvre de pionniers. Leur vocation n'est pas taillée par les hommes sur commande; elle est œuvre de l'Esprit, de cet Esprit "qui pousse chacun à annoncer l'Évangile" et qui "dans les tréfonds des consciences fait accepter et comprendre la Parole du Salut"<sup>101</sup>

Henri GOUDREULT, O.M.I.,  
Université Saint-Paul, Ottawa.

#### NOTES:

1 Voir Ga 4, 17.

2 Voir Ga 5, 18-21.

3 Voir Ga 5, 22-23.

4 Voir Albrecht STUMPF, Zèlos dans Gerhard KITTEL-Gerhard FRIEDRICH, *Theological Dictionary of the New Testament*, Grand Rapids, Michigan, Wm B. Eerdmans Publishing Co., [1964], vol. 2, p. 877-882.

5 Si 30, 24.

6 Si, 40, 4.

7 27, 4.

8 68, 10.

9 118, 139.

10 Dt 29, 19.

11 Nb 25, 11; Ez 16, 38.

12 So 1, 18; 3, 8.

13 Ps 78, 5.

14 Ez 36, 6; 38, 19; Is. 37, 32.

15 Ez. 5, 13.

16 5, 17; 13, 45; 17, 5.

17 Rm 10, 2.

18 Ph 3, 6; Ga 1, 13-14.

19 II, 11, 2.

20 2, 14.

21 I Co 12, 31; 14, 1, 39.

22 II, 13, 1.

23 I Co 9, 24-25.

24 3, 7\_14.

25 Lc 1, 39.

26 Rm 12, 8.

27 Rm 12, 11.

28 2 Co 8, 18.

29 2 Co 8, 7.

- 30 2 Co 8, 16.
- 31 THOMAS D'AQUIN, *Summa theologiae Ila-IIae*, q. 28, art. 4, c.
- 32 *Ibidem*, ad 3.
- 33 *Traité de l'amour de Dieu*, Annecy, 1894, vol. 2, chap. XII, p. 207.
- 34 *Oeuvres de Bourdaloue*, Paris, Louis Vives, 1876, vol. 1, p. 370. Sermon sur le zèle.
- 35 *Evangelii nuntiandi*, par. 76.
- 36 9, 2-3.
- 37 *Ibidem*, 10, 1.
- 38 *Préface*, p. 11.
- 39 *Projet*, p. 50.
- 40 *Constitutions*, 43.
- 41 *Préface*, p. 11 et 13.
- 42 *Constitutions*, 2.
- 43 *Rm* 1, 1.
- 44 *Constitutions*, 2.
- 45 *Ibidem*, 32, 54, 57.
- 46 I CO 2, 2 (*Constitutions*, 4).
- 47 *Constitutions*, 10.
- 48 *He* 2, 10.
- 49 *In* 12, 24.
- 50 *Constitutions*, 9.
- 51 *Règles*, 5.
- 52 *Ibidem*, 6.
- 53 Louis LOCHET, *Fils de l'Église*, Paris, Les Editions du Cerf, 1963, p. 217.
- 54 *Règles*, 7
- 55 *Ga* 4, 5.
- 56 *He* 4, 5.
- 57 *Gn* 1, 26.
- 58 *In* 6, 38.
- 59 ICo 1, 20.
- 60 *Constitutions*, 9.
- 61 *Ibidem*, 23.
- 62 *Ibidem*, 25.
- 63 *Règles*, 3.
- 64 *Ibidem*, 29.
- 65 *Constitutions*, 68.
- 66 *Règles*, 9.
- 67 I CO 1, 18-31.
- 68 Yves RAGUIN, S.i., *Aux sources de l'optimisme missionnaire*, dans *Spiritus*, no 18 (1964), p. 45.
- 69 *Constitutions*, 4.

- 70 *Ibidem*, 9.
- 71 *Ibidem*, 11.
- 72 *Ibidem*, 12.
- 73 *Ibidem*, 29.
- 74 *He* 11, 27.
- 75 Louis LOCHET, *op. cit.*, p. 117.
- 76 2 *Tm* 1, 12.
- 77 *Evangelii nuntiandi*, na 80.
- 78 *Constitutions*, 35.
- 79 *Ibidem*, 12.
- 80 *Ibidem*, 37.
- 81 *Ibidem*, 13.
- 82 *Ibidem*, 4.
- 83 *Constitutions*, 1; *Règle*, 2.
- 84 *Constitutions*, 5.
- 85 *Ibidem*, 10. 88 *Ibidem*, 5.
- 87 *Ibidem*, 5; *Règle*, 7.
- 88 *Constitutions*, 2.
- 89 *Ibidem*, 7.
- 90 *Ibidem*, 9.
- 91 *Dt* 24, 14-15; *Ex* 3, 7; *Ps* 9, 13; *le* 5, 4.
- 92 *Constitutions et Règles*. 8.
- 93 *Constitutions*, 20.
- 94 *Ibidem*, 5.
- 95 *Règles*, 2.
- 96 *Constitutions*, 5.
- 97 Voir *Evangelii nuntiandi*, par. 15.
- 98 *Ibidem*, par. 60.
- 99 *Constitutions*. 49.
- 100 Père OLIVIER, o.p., *L'Église des missions*, dans *Missions et liberté religieuse, Rapports et compte rendu de la 73e semaine de missiologie, Louvain 1967*, Bruges, Desclée De Brouwer, [1967], p. 37.
- 101 *Evangelii nuntiandi*, par. 75.